
De la fourche à la fourchette". Le métier d'éleveur bovin wallon : une relation au vivant oubliée

Auteur : Jaumotte, Messaline

Promoteur(s) : Servais, Veronique

Faculté : Faculté des Sciences Sociales

Diplôme : Master en anthropologie, à finalité approfondie

Année académique : 2020-2021

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/11034>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

NOM : JAUMOTTE

Prénom : Messaline

Matricule : 20142117

Filière d'études : Master en anthropologie

Mémoire de fin d'études en anthropologie

« De la fourche à la fourchette »

Le métier d'éleveur bovin wallon :
une relation au vivant oubliée

Promotrice : SERVAIS Véronique

Lectrice : DIEUDONNE Mélodie

Lecteur : MARIANI Léo

Mes remerciements aux personnes sans qui la réalisation de ce mémoire n'aurait pas abouti :

Madame Véronique Servais,

ma promotrice, qui plus qu'une aide au cours de la réalisation de ce mémoire a été une source d'inspiration dans ce cursus en nous enseignant une façon nouvelle de percevoir les sciences sociales et le monde qui nous entoure,

Madame Mélodie Dieudonné et Monsieur Léo Mariani,

lectrice et lecteur de ce mémoire, pour l'intérêt qu'ils ont porté à ce travail, même si j'aurais aimé avoir le temps pour davantage d'échanges,

Je vous remercie pour votre patience d'or quant à la remise de ce mémoire ;

L'ensemble de mes enseignants pour le partage de leur savoir ;

L'ensemble des éleveurs ainsi que leur famille qui ont accepté ma présence dans leur quotidien, dans leur foyer, ayant eu la gentillesse, la patience et le dévouement de me partager et de m'apprendre la passion que constitue leur métier ;

L'ensemble de mes collègues et ami.e.s de l'université de Liège ou d'ailleurs, qui m'ont permis d'attiser mon esprit critique et de réflexion lors de nos différents échanges durant toutes ces années ;

Hanelore et Marion pour la relecture de ce mémoire ;

Mes parents, qui me soutiennent à leur façon, aussi particulière soit-elle ;

Et enfin, Démis, la personne qui m'accompagne au quotidien, pour sa patience sans faille, son dévouement et son réconfort dans les moments de découragement.

Introduction	5
1. Construction de la démarche	8
1.1. Remarque préliminaire.....	8
1.1.1. Animal-humain.....	8
1.1.2. Où sont les éleveuses ?	9
1.2. Définition de l'objet : la relation entre éleveur de bovins wallon et ses bêtes	9
1.3. Problématique	11
1.3.1. Reconsidérer l'importance de l'alimentation carnée et la mort de l'animal.....	11
1.3.2. Se recentrer sur les éleveurs	13
1.4. Développement des quatre fermes étudiées	13
1.4.1. Ferme des Jonas	13
1.4.2. Ferme des Battis	15
1.4.3. Ferme de Marcel	16
1.4.4. Ferme de Théo.....	17
1.4.5. Recoupement	17
1.5. La méthode : incarner le terrain	19
1.5.1. Immersion.....	20
1.5.2. Présenter mon travail, justifier ma présence.....	20
1.5.3. Insertion sur le terrain : le végétarisme et le travail	20
2. Plus qu'une profession, un mode de vie	24
2.1. La ferme en tant qu'espace physique, social, historique.....	24
2.1.1. L'histoire de la ferme : quand descendances familiale et animale s'entremêlent ...	25
2.1.2. La famille : entre liens de parenté et liens professionnels	26
2.1.3. Tension familiale	27
2.1.4. Trouver un conjoint.....	28
2.2. Le village	29
2.3. Le choix de la difficulté	31
2.3.1. Une profession difficile.....	32
2.3.2. Liens du sang et liens du vivant	33

3. Un monde partagé	34
3.1. Un environnement commun.....	34
3.2. Une commune temporalité	36
3.2.1. Temporalités quotidienne et biographique	36
3.2.2. Évolutions au sein du secteur	38
3.3. Un monde sensoriel : « Être avec » par le corps	38
3.3.1. L'emploi des sens.....	39
3.3.2. Les substances	43
3.3.3. Au-delà du langage parlé.....	45
3.4. Un monde mécanisé.....	45
3.5. Le quotidien rituel.....	47
4. Perceptions et représentations animales.....	48
4.1. Animal-humain : entre distinction et assimilation	48
4.2. Reconnaissance d'une individualité et attachement.....	49
4.3. Et l'humain créa l'animal.....	56
4.3.1. Une date de péremption du vivant.....	57
4.3.2. Le cas des cornes	58
4.3.3. Pratiquer l'insémination et donner le biberon	59
5. Un lien affectif.....	60
5.1. Donner et prendre la vie.....	62
5.2. Faire face à une mort inopinée.....	62
5.3. Faire face à la mort attendue	63
Conclusion.....	66
Bibliographie.....	69
Annexes	71

Introduction

Sur le territoire wallon, un nombre important de fermes disparaît chaque année : entre 1990 et 2014, le nombre d'exploitations agricoles n'a cessé de diminuer, passant de 29.083 à 12.902¹. La vache, un des emblèmes de l'agriculture wallonne, ne semble pour autant pas disparaître de notre quotidien. D'après André Micoud (2003) il en existe trois sortes : tout d'abord, « la vache mythique », celle provenant d'un souvenir passé nostalgique ou imaginé d'un animal tranquille, gentil, généreux. Ensuite, « la vache artistique », celle en images qui a traversé les courants artistiques, du surréalisme au dadaïsme jusqu'à la pochette du cinquième album de Pink Floyd, ou dont la publicité nous abreuve régulièrement, qu'il s'agisse de la Vache qui rit ou encore de la vache Milka, d'un mauve surnaturel. Et enfin, « les vaches réelles » qui, en revanche, semblent avoir été rendues invisibles, et qui, lorsqu'elles réapparaissent de manière soudaine, viennent bousculer nos représentations attendant aux deux premières catégories, notamment lorsque des événements tels que la vache folle ou la grippe aviaire rappellent au grand public ce qu'il advient du monde de l'élevage industrialisé au sein duquel une grande partie de ces vaches se trouve. Mais qu'en est-il réellement de ces « vaches réelles » et qu'advient-t-il de l'élevage contemporain ?

Lors de recherches préalables à ce mémoire, j'ai pu m'apercevoir de l'incompréhension partagée, tant chez certains consommateurs que chez certains défenseurs de la cause animale, au sujet de la relation qu'entretient l'éleveur avec ses bêtes, qu'ils voient comme une apparente contradiction : « *Comment peut-on aimer, élever une bête, lui porter soin et affection et la retrouver un an plus tard dans son frigo pour la manger ?* » (Journal de terrain, consommatrice de produits d'élevage, 30/03/2018), ou « *If you eat them you don't love them* » (JT, message porté par des défenseurs de la cause animale lors d'une convention végane, 13/05/2018)². Alors que jusqu'au XIX^{ème} siècle, les animaux de rente trouvaient leur place auprès des humains et des animaux de compagnie, dans le paysage rural, cela ne semble plus être le cas depuis la révolution agricole (Roué, 2002: 41). La relation éleveur-bovin ne semble plus faire sens ou du moins semble source d'incompréhension pour un grand nombre d'individus dans notre société occidentale contemporaine. Mais alors de quoi est constituée cette relation ?

La première rencontre dans le cadre de ce terrain fut avec une représentante d'éleveurs, qui m'a soutenu : « *Les agriculteurs qui aiment leurs animaux ont conscience qu'ils vont être mangés. Cette différence s'estompe dans le commun. Pour l'agriculteur, c'est très clair [...] un animal reste un animal* » (Représentante des éleveurs, 26/03/18, Gembloux). Cette affirmation rend-elle compte de la

¹ Pour en savoir plus : « L'agriculture wallonne en chiffres », 2020, Direction de l'Analyse économique agricole, Service Public Wallon Agriculture, Ressources naturelles et Environnement : <https://agriculture.wallonie.be/documents/20182/21858/FR-2015.pdf/591e9fba-0df8-43a3-ac3a-042aeb83714c>, consulté le 24/10/2020 ;

² Des problématiques similaires m'intéressaient déjà avant le début de ce mémoire, pour lesquelles je collectais déjà du matériau ethnographique.

réalité ? La dichotomie entre animal et humain est-elle si marquée ? Le discours des éleveurs, sur le terrain, semble faire état d'une réalité plus nuancée.

Le système industriel et intensif qui a pris place dans les années soixante a œuvré à un changement de la représentation des animaux de rente ainsi que de la profession d'éleveur, mais plus largement a modifié notre rapport au monde du vivant, à la nature et aux animaux (Porcher, 2003b). En parallèle se sont également développées des préoccupations au sujet du bien-être animal (Vandenheede, 2003: 17). Mes extraits témoignent de la conscience des éleveurs à propos des changements au sein du secteur, tant concernant le nombre de fermes qui diminue, la qualité de la relation entre agriculteurs qui se modifie, la technologie de plus en plus présente au sein des activités, l'augmentation du nombre de bêtes, des prix du foncier, du bétail, des matières premières, leur revenu qui diminue, l'attrait pour la profession qui s'estompe, l'augmentation du nombre de réglementations contraignant leur travail, *etc.*

Plus encore, ils ont l'impression d'être incompris, de ne pas être écoutés par les institutions mais également par l'ensemble de la société. D'après eux, les gens ne sont plus au fait de ce qu'est l'élevage, ils n'ont plus connaissance de la réalité de terrain. Tous ces éléments semblent faire état d'une déconnexion entre l'éleveur et le grand public. Si l'on y prête attention, la vache est partout, et pourtant le métier d'éleveur contemporain, lui, semble méconnu. Les agriculteurs ont donc conscience de ces changements qui pèsent sur eux, et ressentent une pression de la part des consommateurs et des citoyens.

Dans un autre ordre d'idée, à la notion d'animal domestique est souvent associée l'idée d'animal de compagnie, l'animal de rente étant relégué au second rang (Roué, 2002: 40). D'un point de vue historique, la domestication remonte à des milliers d'années, à commencer par le loup environ douze mille ans avant J-C (Baratay, 2003: 17). Cela a été concevable par l'avantage que l'humain a su tirer des comportements sociaux de certaines espèces (Larrère, 1999). L'une des explications de la domestication proviendrait de la volonté de rendre disponible un approvisionnement carné dans les sociétés sédentaires (Baratay, 2003: 18), cela n'est donc pas récent mais remonterait au Néolithique.

Il est à noter que l'élevage et la domestication ne peuvent se confondre : « L'élevage consiste à veiller à la reproduction, l'entretien et le développement de troupeaux. Il est distinct de la domestication car il concerne aussi les bêtes sauvages retenues par exemple dans les parcs ou les réserves de chasse » (Baratay, 2003: 27). Datant du cinquième millénaire avant J-C, l'élevage, que ce soit dans sa conceptualisation, sa réalisation, les raisons de cette dernière ou encore dans la façon de mettre fin à la vie de l'animal, n'a fait que se modifier (Baratay, 2003). Alors que notre histoire avec les animaux domestiques remonte à des milliers d'années, le développement du système industriel qui prend place depuis 1960 remet en question l'élevage de façon radicale, ainsi que le lien social avec les animaux, notamment en transformant la représentation de l'animal et la profession de l'éleveur (Porcher, 2002: 111).

De nos jours, dans nos pays occidentaux, la norme n'est plus de produire sa propre alimentation. Il en a pourtant été ainsi durant longtemps. En 1846, le secteur primaire équivalait à la moitié du PIB belge pour 4 300 000 habitants (Bulbot, 1957). En 2012, avec plus de onze millions d'habitants, il ne représente plus que 1% du PIB³, en 2016, 0,7% du PIB, et cela ne fait que diminuer : « Rien que de 1980 à 2017, 68% des exploitations ont disparu, multipliant la superficie moyenne par exploitation par trois du fait d'un phénomène de concentration » (Waeyaert, 2018). Ces chiffres illustrent à quel point les agriculteurs sont devenus une minorité en Belgique, et cette tendance se retrouve dans une majorité de pays occidentaux, d'où la difficulté des éleveurs à se faire entendre.

Le système industriel et intensif de l'élevage semble aujourd'hui remis en question voire contesté, par exemple par des associations comme Greenpeace, L214, ou la Peta, qui dénoncent la condition animale ou les effets d'un tel système sur l'environnement. Jocelyne Porcher, quant à elle, prône une agriculture raisonnée, en soulignant que « les éleveurs sont également touchés par la violence de ces systèmes et par une organisation du travail désincarnée qui les contraint à réprimer la part affective et relationnelle de leur travail » (Porcher, 2002: 111).

La société occidentale semble ainsi être à un tournant de sa relation avec les animaux domestiques : l'humain ne semble plus vouloir faire société avec ces derniers, d'une part par l'influence des industriels de la production animale qui poussent à les percevoir comme des objets, d'autre part par celle des défenseurs de la cause animale qui parlent de leur libération de la main de l'humain (Porcher, 2013: 3). Il s'agirait d'une première dans l'histoire humaine que de faire société sans eux. Or, selon Porcher (2013), le type de relation que l'on crée avec les animaux définit le type de société que l'on construit.

Dans la même veine, l'idéologie scientifique, forgée d'objectivité et de raison, tend à invisibiliser cette relation avec les animaux domestiques construite sur des milliers d'années, en reléguant tout le pan émotionnel du côté du primitif (Baratay, 2003). Cette tendance est également de mise au sein de l'élevage par l'encadrement technico-économique qui l'entoure. Même les représentants des éleveurs semblent cacher le pan relationnel que ces derniers entretiennent avec leurs animaux et il en va de même pour les institutions à charge du bien-être animal (Lamine, 2006). En résulte qu'ils ont l'impression d'être jugés comme les fautifs des problèmes liés à l'élevage, les éternels responsables par les consommateurs, ils ont l'impression de ne pas faire partie du débat sur le bien-être de leurs bêtes, de ne pas y être invité ou de ne pas avoir le temps d'y participer, d'après les témoignages recueillis auprès de mes informateurs. Mais, malgré ces différentes tentatives de répression de l'affectivité, la relation à l'animal semble rester un élément central de la profession (Porcher, 2002).

³ Pour en savoir plus : Chiffres clés de l'agriculture », 2013, Direction générale Statistique et information économique, SPF Economie : https://www.fegepro.be/PDF/Chiffres_cles_agriculture_2013_Belgique.pdf, consulté le 10/08/2018.

Après toutes ces considérations, mon travail a pour objectif de rendre compte de leur métier, de l'expérience de leur quotidien et des rapports qu'ils entretiennent avec leurs animaux et ce selon leur point de vue. Il s'agira tout d'abord de faire état de la structure physique, historique et sociale que constitue la ferme et, par extension, le village ; ensuite, de montrer que cette relation animal-humain prend forme *via* le partage d'un monde commun, spatial, temporel, sensoriel, mécanisé, au sein duquel se déroule et se forme le quotidien du travail d'élevage, dont il s'agira de rendre compte. Puis, les représentations animales de l'éleveur seront questionnées, notamment à travers des cas spécifiques tels que la coupe des cornes ou l'insémination artificielle. Enfin, il sera question de rendre compte de la part d'affectivité caractéristique de cette relation à travers l'analyse du moment de la mort de l'animal mais plus largement en revenant sur certains éléments parcourant ce travail.

1. Construction de la démarche

1.1. Remarque préliminaire

1.1.1. Animal-humain

Dans ce travail, j'ai décidé d'employer le terme « humain » plutôt qu'« homme » afin d'englober la femme et l'homme sous une unité commune du vivant qu'est l'humain, la volonté première étant d'éviter l'opposition sémantique de genre (Michard, 2003). Bien que mon terrain soit principalement composé d'individus de sexe masculin, il est plutôt question ici d'une remise en question symbolique de ces termes usités, pour pousser le questionnement sur ces problématiques.

Je n'emploierai pas pour autant le couple « humain – non humain » qui a mon sens creuse le fossé entre l'une et l'autre entité. Ce mémoire s'ancre ainsi davantage dans les travaux qui tentent de remettre en question cette dichotomie, ce grand partage : « La science contemporaine ne prouve-t-elle pas que les frontières entre animalité et humanité ne sont souvent pas là où on les a mises ? » (Roué, 2002: 37).

J'ai donc décidé de parler de « relation animal-humain ». J'emploie le terme « animal » plutôt que « non-humain » pour suggérer une cohabitation plutôt que de souligner une différence. J'ai bien entendu conscience que l'humain est un animal, mais je souhaite placer ces deux termes côte à côte et ainsi réinscrire l'un et l'autre dans une continuité, comme faisant partie du même tout que constitue le monde du vivant.

Enfin, j'ai placé « animal » avant « humain » pour suivre les règles de l'orthographe inclusive où l'ordre alphabétique prime. Souvent usité dans les études de genre afin de déconstruire la primauté du masculin sur le féminin dans la langue, il me semblait intéressant de l'insérer dans ce travail avec la volonté de déconstruire la primauté de l'humain sur l'animal.

1.1.2. Où sont les éleveuses⁴ ?

Au départ, j'avais pour volonté d'utiliser les règles de l'orthographe inclusive dans ce travail, mais cela ne m'a pas semblé pertinent en regard de cette recherche, pour laquelle j'ai travaillé principalement avec quatre éleveurs, tous des hommes. Les études portant sur le genre et l'alimentation montrent que notre nourriture, de sa production à son ingestion, en passant par sa vente et sa préparation, n'est pas neutre en terme de genre (Allen & Sachs, 2007). À ce titre, être un homme ou une femme semble avoir des implications bien différentes, et ce d'autant plus dans le monde de l'agriculture, qui semble manifestement être resté un monde d'hommes.

Bien que les éleveuses soient quasi absentes de mon terrain, les femmes, elles, sont présentes et constituent le pilier du ménage au sein des fermes. C'est exclusivement elles qui s'y occupent des tâches domestiques : cuisiner, faire les courses, nettoyer la maison, le linge, *etc.* Elles sont donc d'un soutien non négligeable dans le fonctionnement de la ferme, bien qu'indirect.

Sur mon terrain, il n'y a que dans la ferme de Marcel, qui vit seul, où l'on ne trouve pas de femme. Il est intéressant de noter que lorsqu'il organise sa journée, il place les tâches ménagères et celles liées à la ferme sur un même pied d'égalité. Il accumule donc les préoccupations liées à ses activités et celles liées au repassage, à la préparation des repas, à son approvisionnement en nourriture, *etc.* Alors que dans les autres fermes je ne cuisinais pas, je ne débarrassais pas la table ou ne faisais pas la vaisselle, faisant de même que mes informateurs, c'était le quotidien avec Marcel que de peler les patates, préparer le café, faire la vaisselle ensemble, *etc.*, entrecoupé des activités de ferme. Il s'agit d'un travail auquel mes autres informateurs ne doivent pas réfléchir.

Loin de moi l'idée d'invisibiliser la reconnaissance du travail des femmes – la fonction et l'utilité du travail des femmes au sein de la ferme pouvant constituer une recherche en soi – ce mémoire n'a pas pour ambition de prendre cette thématique pour objet de recherche.

1.2. Définition de l'objet : la relation entre éleveur de bovins wallon et leurs bêtes

Le choix de mon objet de terrain émane d'une proposition de Véronique Servais, ma promotrice. À la suite d'un colloque sur le bien-être animal, des représentants d'éleveurs wallons lui ont demandé s'il était possible d'effectuer une recherche auprès d'éleveurs. M'intéressant déjà aux problématiques environnementales et à la cause animale, j'ai accepté de prendre ce sujet comme objet de recherche. Véronique Servais étant spécialisée dans l'étude de la communication, des affects et des sensibilités, de la psychologie ainsi que de la nature et des relations animaux-humains, nous nous sommes rapidement

⁴ Il est à noter que dans un premier temps j'ai cherché à effectuer ma recherche exclusivement sur des éleveuses mais, étant sous représentées au sein de la profession, cela s'est avéré compliqué et j'ai dû me résoudre à réorienter mon choix.

accordées sur le fait que mon travail s'inscrirait dans le champ de recherche de l'anthropologie des relations animaux-humains et que mon mémoire traiterait de la relation entre les éleveurs et leurs bêtes.

Lors de mes premières recherches sur l'élevage et le bien-être animal, la race du Blanc Bleu Belge est sans cesse apparue. Cette race de bovin étant actuellement spécialisée pour la production viandeuse, emblématique du patrimoine wallon et dont l'élevage a été synonyme de fierté pendant longtemps (Gérard, 2017: 1), il m'a semblé intéressant de la considérer dans mon travail. J'ai donc décidé de porter mon attention sur l'élevage de bovins et plus particulièrement ceux destinés à la production viandeuse ; mes terrains seront principalement constitués de fermes élevant la race Blanc Bleu Belge.

Au début de ma recherche, je désirais m'intéresser à la relation mutuelle entre l'éleveur et ses bêtes. Je souhaitais réaliser une observation tant portée sur l'animal que sur l'humain, comme l'a fait Kohler (2012) dans son essai de « zooanthropologie » où il tente de mêler éthologie et ethnologie et de créer une « anthropologie symétrique » qui considère le point de vue de l'animal et de l'humain (155). J'aurais apprécié pouvoir apporter un bagage davantage centré sur la perception de l'animal mais l'expression faciale des bovins est assez restreinte (Kohler, 2012: 164), je dois ainsi noter que ce n'est qu'à la fin de la période passée sur la première ferme que j'ai pu distinguer les vaches laitières de race Holstein des vaches allaitantes de race Blanc Bleu Belge. Considérant cela, il m'aurait sans doute fallu des mois, voire des années d'observations et de pratiques pour envisager la possibilité de décrypter leurs émotions et intentions. Malheureusement, les temps d'observation strictement en présence de l'éleveur et des bêtes ne me l'ont pas permis. C'est donc la relation animal-humain du point de vue de l'éleveur dont il sera question ici.

Durant mon observation, plus spécifiquement entre le premier et le deuxième terrain, je me suis demandé⁵ si je travaillais réellement sur la relation entre l'éleveur et ses bêtes ou bien sur le métier d'éleveur. Je me suis posé cette question car je n'observais pas l'éleveur uniquement au moment des interactions avec les animaux mais dans l'ensemble de sa profession ainsi que dans son quotidien. Cependant, comme ma recherche le montrera par la suite, il se trouve que la profession de l'éleveur est précisément constituée en grande partie de cette relation particulière à l'animal : l'ensemble des gestes réfléchis et posés le sont à destination des bêtes. Sans l'animal, il n'y a pas d'élevage. Le cas de l'éleveur et de ses bêtes ouvre des perspectives d'étude d'un monde partagé entre l'animal et l'humain. Je ne l'avais pas encore réalisé à ce stade de ma recherche mais l'éleveur et l'animal de rente sont deux entités inséparables qui se complètent plus qu'elles ne s'opposent. Chercher à comprendre de quoi est fait le métier d'éleveur, c'est chercher à comprendre cette réalité qu'il partage avec ses bêtes et les liens qu'il

⁵ Remarque : me définissant comme agendre, les accords de genre apparaîtront dans ce travail comme féminin ou masculin de manière partagée en fonction de ma sensibilité. Cette pratique est le fruit d'une réflexion sur la conception inclusive des règles d'orthographe et de conjugaison.

tisse avec elles. La relation aux bêtes n'est pas présente uniquement dans les interactions mais structure toute la profession.

Au fil de mon terrain, j'ai réalisé que l'éleveur contemporain était bien différent de ce que je croisais dans les discours et les représentations autour de moi. Ma recherche a donc également pour but de dépeindre le portrait paysan contemporain et plus spécifiquement celui des éleveurs de bovins wallons.

1.3. Problématique

Plusieurs questions animaient ma recherche à ses débuts : qu'est-ce que l'élevage contemporain, le Blanc Bleu Belge, un bovin ? Quelle est la place de ce dernier dans l'élevage ? Quelle est la représentation de l'animal de rente par la société, par les institutions, par l'éleveur ? Et celle de l'élevage ?

Mais au contact de la réalité du terrain, ces questions se sont recentrées sur l'éleveur. Il ne s'agissait plus de se demander ce qu'est un bovin ou un animal domestique mais quelle représentation se fait l'éleveur bovin wallon de l'animal avec lequel il travaille ? De quoi est fait le quotidien des éleveurs bovins contemporains ? Lorsque la question du bien-être des animaux est évoquée dans le débat public, il est rarement question de s'intéresser au bien-être des éleveurs (Porcher, 2003b). Or, dans quelle mesure l'un et l'autre sont-ils reliés ? De plus, l'absence de la parole des éleveurs du débat public fut un élément charnière supplémentaire qui m'a conduit à vouloir rendre compte de leur point de vue, découlant sur un ensemble de questions : que représentent-ils aujourd'hui en Wallonie ? Quelle relation entretiennent-ils avec leurs bêtes ? De quoi cette relation est-elle faite ? Quelles sont les composantes du métier d'éleveur bovin wallon qui s'avèrent créatrices de lien avec leurs bêtes ? De quoi est fait le métier d'éleveur bovin wallon et comment la relation qu'il entretient avec ses bêtes construit les différentes facettes de ce métier ?

La recherche et l'écriture de ce mémoire se sont donc centrées sur le métier d'éleveur et plus particulièrement sur cette relation animaux-humains qui prend forme dans le travail les réunissant. Devenir éleveur semble concevable uniquement dans cette mise en relation avec les bêtes, car c'est elle qui fabrique à la fois l'éleveur et l'animal de rente. Ces considérations aboutissent à une question générale de départ : en quoi le travail est-il le ciment de la relation entre l'éleveur et ses bêtes ?

1.3.1. Reconsidérer l'importance de l'alimentation carnée et la mort de l'animal

En dehors de mon cursus anthropologique, j'ai également fait partie de plusieurs groupes militants à tendance écologiste, tels que le groupe local liégeois de Greenpeace ou le Cercle des Végétudiant.e.s de l'Uliège. Lorsque pour cette recherche j'ai été confrontée à la notion de bien-être animal, cela a fait écho à mes connaissances préalables, c'est-à-dire la notion telle que définie par les défenseurs de la condition animale ou les militants écologistes, bien que je ne fusse pas toujours en accord avec leurs définitions. Les recherches portées sur le bien-être animal m'ont permis de

comprendre qu'il en existe autant de définitions qu'il y a d'acteurs en présence autour de cette thématique, ce qui est d'ailleurs à l'origine d'une grande source d'incompréhension entre ces différentes parties.

Afin de rendre compte de manière nuancée de ma position préalable par rapport à ce sujet, je tiens à rajouter que j'habite dans les Ardennes belges, avec au bout de mon jardin une prairie destinée aux bovins. J'ai donc l'habitude d'apercevoir de tels animaux. Lorsque j'étais enfant, j'allais régulièrement jouer dans une petite ferme de mon lotissement. Je me souviens notamment avoir assisté à l'égorgeage d'un cochon, qui m'avait marqué, au point de plus vouloir en manger. J'ai également participé à plusieurs battues⁶, déplumé et évidé des poulets ainsi que dépecé du lapin étant enfant, pour ne citer que ces bribes de souvenirs. Cette enfance que l'on peut qualifier de rurale a dû en partie former mon regard, ma sensibilité à cette pratique de l'élevage ainsi qu'au questionnement du bien-être animal. De plus, je pense qu'elle a dû m'aider à trouver ma place sur mon terrain. J'aimerais ajouter que cette « partie de moi », ces souvenirs, qui n'étaient pas oubliés mais plutôt enfouis et que je ne voyais pas l'intérêt de remuer, ont refait surface et fait sens au contact du terrain. Je pense que cet ensemble d'éléments a dû m'aider à développer un sens critique sur ces problématiques, une réflexion non binaire, nuancée, avant même le commencement de ma recherche. Entre les discours des associations dont j'ai été membre et mon vécu à la campagne, certains éléments me paraissaient déjà dissonants sans pour autant être capable de mettre des mots dessus. J'ai découvert à travers les écrits de Jocelyne Porcher que le discours des éleveurs est par moment fort similaire à celui des militants de la cause animale à propos de l'élevage de masse, ils semblent d'ailleurs souvent se rejoindre plus qu'ils ne s'opposent.

Au début de la recherche, et suite à une rencontre avec une représentante d'éleveurs, je voulais m'orienter sur l'alimentation carnée et la mort de l'animal. Je ne savais pas encore comment mais à ce moment-là je pressentais un lien entre cette thématique et l'élevage. J'ai commencé à lire des auteures comme Catherine Rémy, qui travaille sur les concepts de nature-culture et les questions de relation entre animaux et humains, Florence Burgat, philosophe qui travaille sur le droit animalier et la condition animale, ou encore Noélie Vialles, anthropologue spécialisée en alimentation carnée, que je pensais pouvoir mobiliser. Je me rends compte avec le recul que lorsque l'on m'a parlé d'animaux d'élevage, j'ai directement associé cela à la viande. À ce moment, j'associais donc encore l'élevage avec la mort des animaux (Burgat, 2017). Des auteures comme Jocelyne Porcher m'ont permis de réaliser le manque de nuances de cette représentation avant même d'entamer mon premier terrain et de le réaliser par moi-même.

Bien que dans un premier temps mes recherches avaient pour visée d'établir un lien entre viande et animal *via* la mise à mort de ce dernier, cet aspect s'est peu à peu mis de côté, la réalité du terrain ne permettant pas de l'explorer. Le métier des éleveurs n'est précisément pas la mort de l'animal mais la

⁶ La battue est un mode de chasse où un groupe d'individus traque le gibier en faisant du bruit pour le diriger vers les tireurs.

vie de celui-ci (Porcher, 2003b): « C'est le bonheur, les veaux [la naissance], sinon ce n'est plus le bonheur dans grand-chose » (Marcel, 07/05/19). Néanmoins, la mort faisant partie du cycle de la vie de l'animal, elle réapparaîtra, sans toutefois être centrale dans le propos.

1.3.2. Se recentrer sur les éleveurs

Comme soulevé précédemment, mes premières recherches ont porté sur la question du bien-être animal ainsi que sur l'élevage, ce qui m'a ouvert à une quantité importante de lectures variées sur ces deux thématiques. J'ai pu recenser des sources en provenance du droit, des sciences vétérinaires, de la zootechnie, de l'éthologie, *etc.*, ou encore provenant de l'INRA⁷. Bien que ces sources d'informations se soient révélées utiles pour comprendre en partie ce qu'est l'élevage contemporain, ses acteurs et le fonctionnement des bovins, je me suis surtout perdue dans un flot d'informations et de partis pris, souvent divergents. Ma volonté est d'analyser la position des éleveurs face à ces pratiques, face au monde de l'élevage actuel en partant avant tout de leurs discours plutôt que de celui de la littérature précitée : tout comme Fainzang (1994), la construction de mon objet de recherche « s'est appuyée sur un point de vue résolument émique, à savoir qui tente d'appréhender l'objet à partir des catégories pertinentes pour l'informateur » (163). J'ai donc pris la décision de revenir à mon objet initial : la relation entre l'éleveur et ses bêtes, en concentrant mon questionnement sur ce premier. Ce que je désire faire transparaître dans ce travail, c'est la vision des éleveurs et non celle des autres acteurs du secteur, bien que la première dépende et se construise en partie sur la seconde. J'ai donc décidé de me recentrer sur mon matériau de terrain et sur des lectures qui prennent en compte cette vision de l'éleveur, comme le fait Jocelyne Porcher (2003b).

L'objet de ce mémoire ayant éclos au sein d'un colloque sur le bien-être animal, ma recherche conserve un lien intrinsèque avec cette thématique, mais bien vite la réalité de terrain m'a contraint à m'en écarter car les éleveurs n'évoquent pas directement cette notion. Cependant, cette recherche garde pour visée d'éclairer la recherche sur le bien-être animal.

1.4. Développement des quatre fermes étudiées

1.4.1. Ferme des Jonas⁸

La première ferme dans laquelle je me suis immergée est celle des Jonas. C'est une ferme mixte : ils ont des vaches laitières, des vaches viandeuses⁹ et sont également cultivateurs – céréales, maïs, *etc.*

⁷ Institut National de la Recherche en Agriculture ;

⁸ Les localisations des fermes sont absentes et l'ensemble des noms, prénoms, ainsi que numéros des bêtes sont modifiés afin de conserver l'anonymat des informateurs.

⁹ Les vaches laitières sont à destination de la production de lait et les vaches allaitantes à destination de la production de viande. Conventionnellement, on oppose ces deux types de vache. La vache laitière, comme son nom l'indique explicitement, est destinée à la traite en vue de la production de lait. La vache allaitante, quant à elle, est une vache qui ne va pas être soumise à la traite car elle est destinée à allaiter et élever son veau pour fournir une production de viande. Or, dans les deux premières fermes, les vaches à destination de la production de viande

– en partie pour nourrir leurs bêtes. Ils ont autour¹⁰ de 470 bêtes dont 50 à 60 sont des laitières de race Holstein. Ce fut ma première surprise : alors que je pensais rejoindre une ferme uniquement destinée à la production de viande, je suis immédiatement confrontée à une réalité bien différente, plus complexe. Les éleveurs présents sur les deux premières fermes gardent une partie de vaches laitières dans leur exploitation pour faire face aux fluctuations des prix de la viande et du lait. Ils sont également cultivateurs de façon à pouvoir être en partie autonome concernant l'alimentation de leur bétail. Enfin, en dehors des laitières, les vaches sont de race Blanc Bleu Belge. Certaines de celles-ci sont mixtes, c'est-à-dire qu'elles produisent du lait et de la viande. La ferme des Jonas s'inscrit dans le modèle d'élevage intensif¹¹. Elle est gérée par le fils, Nicolas, 24 ans, la mère, Clara, 56 ans, et le père, Jacques, 57 ans. Afin de rester au plus proche de mon idée première, qui était de travailler sur la relation entre l'éleveur bovin de production viandeuse et ses bêtes, je vais suivre Nicolas – qui était également ma personne de contact – qui s'attèle en grande partie à ce pan des activités. Le père est quant à lui avant tout tourné vers le soin des veaux et des vaches laitières dont la traite, qui a lieu deux fois par jour, matin et soir, constitue sa tâche quotidienne. La mère était en arrêt maladie à la suite d'une opération du dos lors de ma venue et ne pouvait pas s'occuper du travail de ferme à proprement parler. Ce manque de main d'œuvre se fera d'ailleurs ressentir, même si j'observerai qu'elle s'occupe davantage des tâches domestiques.

La ferme se retrouve éclatée sur quatre sites, répartis sur plusieurs villages, ce qui oblige à effectuer plusieurs kilomètres lors du passage de l'un à l'autre, augmentant considérablement le temps de travail : « *Regarde, on a de mauvaises infrastructures donc du stress pour rien* » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19, en me montrant une des étables¹² que je qualifierais d'insalubre), « *Debout à 6h30, on prend le tracteur, on va sur le deuxième site [...] On doit donner le tourteau¹³ [...] on a été chercher des ballots pour le site 1 et 2 [...] aller chercher une bête au site 3 pour la remettre au site 1 [où se trouve la maison familiale] car elle est susceptible de vèler¹⁴ cette nuit [...] aller chercher de l'eau [...] remettre de l'eau sur le site 4 [...]* » (Journal de terrain, ferme des Jonas).

n'élèvent pas leurs veaux : ces derniers sont directement séparés de la mère à la naissance, elle n'allait donc pas son veau, c'est l'éleveur qui s'occupe de cette tâche, soit comme dans la première ferme en utilisant le lait de ses laitières, soit comme sur mon deuxième terrain en utilisant du lait en poudre. Cette distinction m'a amené à parler de vache viandeuse plutôt que de vache allaitante dans la description de mes deux premiers terrains ;

¹⁰ Les chiffres sont approximatifs car dans ce type d'exploitation, c'est-à-dire comportant un grand nombre de bêtes, la rotation, le renouvellement des bêtes est constant et régulier : il y a des naissances et des réformes (c'est-à-dire une bête qui est jugée apte à être engraisée puis abattue) tous les mois.

¹¹ Système d'élevage « intensif » et « extensif » : « type intensif », c'est-à-dire type d'élevage comportant plus d'animaux à l'hectare, concentrés sur une surface et « type extensif », c'est-à-dire à faible densité de bêtes par hectare.

¹² L'étable et la stabulation sont les espaces qui permettent aux éleveurs de conserver leurs bêtes à l'abri en saison froide, ou comme sur mes terrains, à l'approche d'un vêlage. L'étable est un terme réservé pour les bovins alors que la stabulation semble convenir pour d'autres espèces, plus générique voir plus industriel.

¹³ Le tourteau est un aliment à destination du bovin qui sert de complément aux herbes et au fourrage – mélange d'herbes – qui sont les principaux aliments dans l'élevage bovin.

¹⁴ Vèler signifie donner naissance au veau.

1.4.2. Ferme des Battis

La deuxième ferme, celle des Battis, est composée de 500 bêtes dont 75 sont des laitières de race Holstein, le reste étant des vaches viandeuses de race Blanc Bleu Belge. Les Battis sont également cultivateurs, il s'agit donc encore une fois d'une ferme mixte en système intensif. À la différence de mon premier terrain, l'ensemble de l'exploitation agricole est concentré sur le même site, en ce compris les cultures qui se situent autour de cette dernière. Cette configuration des lieux permet un rythme de travail régulier dans la gestion de la ferme et donc un quotidien moins stressant que dans la première ferme, puisque toutes les bêtes sont proches de l'habitation. Les stabulations sont plus grandes, tout comme les machines agricoles. Une grosse partie du travail d'élevage se fait par l'intermédiaire de ces machines, c'est une pratique différente, ce qui semble créer un rapport autre à l'animal. La ferme est tenue par le père, Philippe, 52 ans, et le fils, Lucas, 25 ans. Je vais en majeure partie suivre le père, qui s'occupe principalement des veaux. Le fils, lui, gère la traite. Tous deux s'occupent du nourrissage qui, hormis pour les veaux, se fait exclusivement avec les machines agricoles :

« Cette matinée on a soigné les veaux [...] mélange de l'eau et de la poudre de lait [...] Chariot mécanique [...] donner le biberon aux veaux entre 1 et 2 jours, sinon il faut mettre le lait dans la gamelle devant eux [...] j'ai ensuite fait la vaisselle des gamelles, de la cuve et des tétines [...] finir de traire les vaches avec le fils [...] je racle le lisier dans la stabulation des laitières pendant la traite le matin et le soir, après quoi il faut remettre des copeaux pour que ça reste propre [...] Je suis fort arrêté dans mes observations car une grosse partie du travail se fait avec des machines assez imposantes. Philippe me conseille de rentrer quand ils les utilisent car ça serait trop risqué, vu la taille des véhicules, d'être à pied [...] Vu ces machines qui font trois fois ma taille et qui pèsent plusieurs tonnes, j'écoute leur conseil [...] La femme et la fille interviennent en renfort en cas de besoin, souvent en haute saison [...] c'est elles qui cuisinent [...] Un apprenti agriculteur, également le voisin de la ferme, participe aussi à la ferme pour donner un coup de main. Les horaires de travail y sont fixes. La journée commence vers 6h30 et finit vers 19h00 [...] il m'arrive souvent de me retrouver à travailler seule quand ils utilisent les machines, ce qui peut constituer un frein dans ma prise de notes [...] Je ne suis pas en capacité de conduire une machine (pailleuse, tracteur, *etc.*), il m'arrive donc souvent d'être à l'arrêt. Là, Philippe nourrit les bêtes avec la nouvelle mélangeuse [machine agricole]. Il m'a dit de rentrer ou de nettoyer les seaux utilisés ce matin pour donner le lait aux veaux. Ce que je fais [...] cela me permet néanmoins de réfléchir sur mon expérience personnelle [...] L'emploi de la machine est beaucoup plus présent étant donné que tout est concentré sur un site et que les infrastructures sont adaptées pour l'emploi de gros véhicules [...] le grand-père, 80 ans, passe régulièrement faire un tour, voir si tout va bien [...] il a déménagé dans une maison du village pour laisser son fils, Philippe, habiter au sein de la ferme [...] Lucas, le fils, a construit une maison juste à côté de la ferme » (JT, ferme des Battis).

1.4.3. Ferme de Marcel

La troisième ferme est celle de Marcel, 81 ans. C'est un éleveur pensionné depuis 2003. Il habite et tient sa ferme seul. Son cheptel¹⁵ est composé de 45 Blanc Bleu Belge mixtes. Ses vaches sont donc allaitantes, étant donné que cette race n'est pas destinée à la production de lait. Contrairement aux deux premières exploitations, il s'agit ici d'un système extensif : il consacre un hectare pour deux vaches. Il possède également 20 hectares de cultures (colza, blé, maïs, *etc.*), majoritairement destinées à nourrir ses bêtes, pour 48 hectares de pâtures. La mécanisation y est assez limitée, puisqu'il possède deux tracteurs, vieux de respectivement trente et cinquante ans.

Une différence qui m'a marquée dès l'arrivée sur mon terrain, c'est la présence de cornes chez ses bovins : « *Je laisse les cornes, moi c'est l'ancien système* » (Marcel, 02/05/19). Marcel se distingue également des éleveurs précédents par une autre pratique : les bêtes sont attachées par une chaîne au mur face à la mangeoire. Ce n'est pas comme dans les stabulations où elles peuvent circuler ; une structure différente de l'espace, comme ce travail le montrera, entraîne d'autres soins et par extension un autre rapport aux bêtes.

Je suis arrivée sur ce terrain au mois de mai, au début de la saison d'été, la majorité des bêtes avaient déjà rejoint le pâturage. Il restait cependant trois vaches, accompagnées de leurs trois veaux nouveau-nés attachés à côté de leur mère, et trois autres vaches pleines qui attendaient de vêler. Ce sont les trois dernières vaches qui vèleront cette année-là. Tous les matins et soirs, les mêmes tâches se répètent, à quelques détails près : on rentre dans l'étable et on nettoie, c'est-à-dire qu'on retire la paille salie, on détache les petits veaux afin qu'ils aillent boire. Pendant ce temps-là, on remet de la paille aux vaches. Le matin on rajoute du tourteau et on y ajoute des vitamines, avant de rattacher les veaux. Toutes les actions sont faites en observant les vaches pour vérifier que tout est en ordre. On fait de même dans l'étable à côté, qui est en partie ouverte, où se trouvent trois vaches et deux veaux, les derniers qui rejoindront la prairie. Les veaux étant fragiles, Marcel attend la garantie du beau temps pour pouvoir les mettre en prairie. Il fonctionne « à l'ancienne », c'est-à-dire qu'il laisse le veau en contact avec la mère afin que les veaux s'alimentent eux-mêmes et que la mère conserve ce lien avec le veau ce qui garantit – dans la majorité des cas – qu'elle s'en occupe. La majorité de ses vaches vèlent sans l'aide d'un vétérinaire, bien que cela puisse de temps à autre arriver.

« Je fais mon jardin, ici j'ai tondu, j'ai planté mes légumes. C'est le moment où on a le moins à faire. C'est la période la plus légère, j'ai planté mes hectares et il faut attendre le 20 mai pour commencer à faire les ballots de foin préfané. Envelopper puis pulvériser les denrées [...] Là on va voir les bêtes en prairie, comme tous les jours [...] aujourd'hui on va leur conduire de l'eau [...] rentrer à la maison, payer les factures [...] Je les mets à taureau, seize cette année, qui vont avoir le taureau maintenant pour avoir le veau en hiver, comme ça je suis tranquille

¹⁵ Le cheptel est l'ensemble des animaux situés sur une même exploitation.

[...] la reproduction [...] l'été les vaches vont à taureau¹⁶ [...] l'hiver les naissances » (JT, ferme de Marcel).

1.4.4. Ferme de Théo

Pour ce travail de recherche, il avait été convenu avec ma promotrice que je me limite à l'analyse de trois fermes, mais la ferme de Marcel s'est en quelque sorte imposée à moi, après mon dernier terrain qu'est la ferme de Théo. Elles se situent toutes deux dans le même village et sont de petites exploitations. J'avais d'abord demandé à Théo, qui travaille à temps plein chez Natagora¹⁷ et qui fait le métier d'éleveur en complément : il travaille dans sa ferme le matin et le soir, plus ou moins une heure par jour, le mercredi après-midi, les week-ends et jours fériés. L'idée de compléter mon terrain en travaillant au sein de la ferme de Marcel m'a été proposée par la suite et je ne me suis pas vu refuser. J'ai donc effectué mon terrain dans la ferme de Marcel et de Théo en parallèle.

Théo, 38 ans, a débuté sa ferme il y a cinq ans, c'est un nimaculteur¹⁸. Son cheptel est composé de Parthenaises, des vaches exclusivement destinées à la production viandeuse, plus rustiques¹⁹ que la Blanc Bleu Belge. Tout comme Marcel il travaille également en système extensif et compte poursuivre en limitant son cheptel entre 45 et 60 bêtes. Il est également cultivateur mais exclusivement pour nourrir ses bêtes, ce qui le rend complètement autonome de ce point de vue. Ses vaches vêlent naturellement, sans l'intervention d'un vétérinaire dans la majorité des cas. Ses bêtes sont également liées en étable lors de la période d'hiver. Toutes ses vaches portent un prénom.

1.4.5. Recouplement

L'objectif n'est pas de comparer ces quatre fermes mais d'utiliser le matériau collecté pour illustrer un ensemble de réalités. On le verra, il y a autant de types d'élevages qu'il y a d'éleveurs (Despret & Porcher, 2007), qu'il y a de types de relations qui se forment entre l'éleveur et ses bêtes.

En élevage bovin, on peut distinguer deux saisons. La période d'hiver, où les bêtes se retrouvent à l'intérieur, au sein de l'étable, et la période d'été, où les bêtes vont pâturer en extérieur, dans la prairie ; c'est du moins le cas dans les élevages où il n'est pas question que de hors-sol, comme sur mes terrains. Les deux premiers terrains, au sein de la ferme des Jonas et de la ferme des Battis, ont eu lieu en saison froide, alors que j'ai effectué mon terrain dans les fermes de Marcel et de Théo au début de la saison d'été. Il s'y opère une distinction dans les tâches, la gestion des bêtes, le contact établi avec elles. Ces deux saisons entraînent des pratiques différentes, et un autre rapport entre animaux et humains semble s'installer d'une saison à l'autre.

¹⁶ « Aller à taureau » veut dire se reproduire. La femelle va se faire inséminer par le mâle. Il faut le souligner vu que l'insémination artificielle est désormais une pratique courante dans l'élevage.

¹⁷ Natagora est une association qui a pour but de préserver la biodiversité ;

¹⁸ Nimaculteur signifie non issu du milieu agricole.

¹⁹ Une espèce rustique est une espèce qui peut supporter des conditions de vie difficiles

Pour être rentables, les éleveurs se doivent aujourd'hui d'augmenter le nombre d'animaux par exploitation (Porcher, 2002: 115). C'est le cas pour la ferme des Battis et celle des Jonas, les deux plus conséquentes en ce sens, qui poursuivent cette tendance. Pour ce qui est des fermes de Théo et de Marcel, le premier effectue quasiment un temps plein en parallèle et le second est déjà pensionné et vit simplement.

Les deux premières fermes, ou devrais-je dire exploitations agricoles²⁰, celle des Jonas et celle des Battis, se rapprochent selon moi davantage des élevages industriels de type intensif, c'est-à-dire comportant plus d'animaux à l'hectare, concentrés sur une surface. À l'inverse, les deux dernières fermes, celles de Théo et de Marcel, plus traditionnelles, plus petites en taille et en nombre de bêtes me semblent se rapprocher de l'élevage de type extensif, c'est-à-dire à faible densité de bêtes par hectare. La multiplicité des types d'élevages entraîne une diversité de relations entre éleveurs et animaux (Lamine, 2006: 19). Comme il sera détaillé, la taille, la structure, le système dans lequel s'inscrit l'exploitation agricole sont autant d'éléments qui ont un impact sur la relation entre l'éleveur et ses bêtes, sur le lien qu'il crée avec elles.

La ferme des Battis est sans doute celle que je définirais comme la plus « artificielle » entre mes quatre terrains : les veaux sont séparés des vaches directement après le vêlage (c'est le fermier qui leur donnera le colostrum²¹ au biberon), on leur donne du lait en poudre, toutes les inséminations sont artificielles, la majorité du travail se fait *via* la machine. Elle est également l'une des plus autonomes, dans le sens où ils vont gérer eux-mêmes l'entièreté des activités, de la naissance à la mort de l'animal, sans intermédiaire, mis à part bien entendu l'abattoir, désormais interdit à la ferme, et engraisent toutes leurs bêtes eux-mêmes. Ils assistent donc vraiment à l'ensemble de la vie des bêtes, mis à part pour les veaux mâles Holstein qui sont réformés au bout de trois semaines, étant considérés comme « inutiles » pour la production de lait et pauvres pour la production de viande. Concernant les autres exploitations, c'est la petite ferme de Théo qui se rapproche le plus de cette autonomie : il suit également l'ensemble de la vie de ses bêtes, de la naissance à la réforme²², sauf pour ses veaux mâles ; bien qu'il s'agisse de bêtes viandeuses, il n'a pas l'espace pour les garder. Les fermes de Marcel et des Jonas ne sont pas en mesure d'engraisser leurs bêtes elles-mêmes car cela demande un certain espace qu'ils ne possèdent pas, cette dernière étape revient donc à un intermédiaire²³. On peut donc constater que sur certains points la différence de taille d'exploitation n'agit pas comme un facteur de différenciation, des rapprochements peuvent être faits entre des types de ferme *a priori* très différents.

²⁰ La ferme est une exploitation agricole, mais le second terme souligne davantage les caractéristiques d'une entreprise au sein de l'économie agricole contemporaine ;

²¹ Chez les mammifères, le colostrum est le premier lait après l'accouchement destiné au nouveau-né, il est essentiel pour son immunisation ;

²² C'est le terme usité au sein du secteur pour désigner la mise à mort de l'animal.

²³ Les Jonas engraisent néanmoins une bête ou deux par an pour leur propre consommation ou la revente à des amis, directement à la ferme.

Pour ce qui est des races de bovins, les trois premières fermes, celles des Jonas, des Battis et de Marcel, sont composées de Blanc Bleu Belge – avec une partie de Holstein pour les deux premières – alors que chez Théo, il s’agit de Parthenaises, une vache plus rustique à la morphologie très différente. Plus globalement, il faut rappeler que « les races d’animaux de rente que nous observons aujourd’hui sont des constructions sociales et culturelles relativement récentes » (Roué, 2002: 42), ce qui est particulièrement visible pour les Blanc Bleu Belge des trois premières exploitations qui, si elles sont de issues de la même race, ne sont pas les mêmes pour autant : elles sont le résultat de croisements opérés depuis plusieurs générations et reflètent les choix de critères propres à l’exploitation. Ce point sera développé dans la suite du travail.

Pour établir une classification grossière, je dirais que selon mon point de vue les deux premières fermes sont en système intensif, industrialisé, avec une exploitation et un cheptel de tailles conséquentes, et la volonté de s’étendre. Pour ce qui est des deux dernières, il s’agit de petites exploitations alternatives par rapport au modèle contemporain, que l’on pourrait qualifier de traditionnelles, c’est un système extensif qui n’a pas la volonté de s’étendre. Ces termes classificatoires, qui reviendront régulièrement dans ce travail, n’ont pas pour but de classer ou de comparer ces fermes de manière définitive. *A contrario*, je souhaiterais montrer ce qu’il en est, ce que j’ai perçu au travers du partage de leur quotidien, et garder souple ces catégories en espérant que le lecteur en fasse de même. En effet, comme certains éléments l’ont déjà montré, ce n’est pas parce que deux fermes appartiennent à des catégories formelles différentes qu’elles ne partagent pas des aspects communs.

1.5. La méthode : incarner le terrain

La première personne du monde agricole que j’ai rencontrée était une représentante d’éleveurs, une personne de contact de Véronique Servais. Après cette rencontre et à la suite de la réalisation de mon projet de mémoire sur la recherche du bien-être animal, j’ai pu m’apercevoir qu’il existait une zone de flou concernant deux des acteurs cruciaux de cette thématique, les éleveurs et les animaux : ils n’y étaient que peu représentés, et indirectement (Lamine, 2006). En effet, la voix des éleveurs n’est portée que par leurs représentants officiels. Par la suite, sur mon terrain, des craintes m’ont été partagées concernant certaines institutions encadrant leur profession : « *ça, ne l’écrit pas, ça reste entre nous* » (Marcel, 07/05/19), « *fais attention, ne dis pas ça, elle est peut-être de l’AFSCA !* » (Vétérinaire, ferme des Battis, 05/03/19). Si j’avais intégré le terrain *via* des représentants d’éleveurs, peut-être que ce genre de remarques aurait été plus présent, étant potentiellement associé aux instances de pouvoir et de contrôle des différentes normes et règles de l’élevage à respecter, perçues comme des contraintes dans leur travail. Un écart semble se marquer entre les éleveurs et leur représentants officiels, d’où l’idée de mettre en lumière les « représentations ordinaires des éleveurs » (Lamine, 2006: 9). J’ai donc décidé de m’en détacher et de trouver mes propres informateurs sans passer par l’intermédiaire des représentants qui me semblaient constituer un potentiel biais supplémentaire. J’ai donc fait appel à mon entourage

pour entrer en contact avec des éleveurs. L'introduction sur le terrain par ce canal m'a sans doute également permis de trouver plus facilement des personnes acceptant de m'héberger.

1.5.1. Immersion

En effet, dès le départ, je désirais trouver des fermes qui acceptent de me loger et de me nourrir. Je voulais partager le quotidien des éleveurs nuit et jour, considérant ainsi « l'immersion dans la société et la culture comme impératif méthodologique premier » (Caratini, 2004 : 95). J'étais convaincue que ce n'était pas en arrivant vers huit heures et demie et en repartant vers seize heures, à l'instar d'une employée, que je pouvais espérer comprendre ce que recouvre leur travail ou m'intégrer sur le terrain. Pour tenter de saisir la relation qu'entretiennent les éleveurs avec leurs bêtes, il me paraissait essentiel de tout faire pour essayer de percevoir comme eux, en adoptant leurs comportements et en faisant miennes leurs valeurs ; ma volonté première étant de rendre compte de leur vision et non celle d'institutions externes comme je l'ai abordé dans la construction de mon objet.

1.5.2. Présenter mon travail, justifier ma présence

Ma première prise de contact avec un éleveur s'est réalisée grâce à une connaissance d'une amie à moi que j'avais déjà croisée à l'une ou l'autre reprise. Je l'ai donc contactée *via* les réseaux sociaux. Lorsqu'il m'a demandé ce que je viendrais faire exactement, je lui ai précisé que je venais observer la relation qu'il entretient avec ses bêtes. Il m'a répondu qu'il ne passait pas toute la journée avec elles et que ça n'allait pas être intéressant pour moi. J'ai donc dû réajuster ma requête en lui demandant s'il accepterait d'être observé dans son quotidien, ce qui a eu des répercussions sur ma problématique et a agrandi mon champ d'observation : je n'allais pas observer uniquement les interactions animaux-humains sur mon terrain mais le métier d'éleveur dans son ensemble. C'est à partir de cet instant que j'ai décidé de me présenter de cette façon sur mes autres terrains. Ma volonté est donc de rendre compte de la réalité du travail d'éleveurs, souvent méconnue, par le biais de la relation qu'ils entretiennent avec leurs bêtes. Cette problématique, qui s'est en quelque sorte imposée à moi, est une première piste qui, comme on le verra dans ce travail, démontre que cette relation est constitutive du métier d'éleveur.

1.5.3. Insertion sur le terrain : le végétarisme et le travail

Deux dimensions particulières se sont présentées à moi comme conséquences de mon immersion : l'alimentation et le travail.

Pour commencer, j'ai été confrontée à la figure visiblement notoire du militant *végane*, cet Autre²⁴ souvent opposé aux éleveurs dans les médias, comme en témoigne cette question qui m'a été posée au tout début de ma première rencontre à la ferme des Battis : « *Tu es végétarienne ? [...] Il y a une ferme voisine où un jeune est venu leur poser un questionnaire, il démontait la profession de ferme*

²⁴ « Autre » avec majuscule comme employé par Sophie Caratini (2004).

» (Philippe et sa femme, ferme des Battis, 22/02/19, première rencontre). J'ai décidé de ne pas souligner mon alimentation très peu carnée ainsi que mon appartenance à certains groupes militant pour les droits des animaux ou écologistes de manière générale. Je n'ai pas menti pour autant, j'ai précisé ne pas consommer de produit animal provenant de grande surface, faire attention à l'origine des produits, et j'ai mis en avant ma consommation de produits issus directement de la ferme ou d'élevages plus traditionnels : le poulet élevé et préparé par ma grand-mère, les œufs des poules de ma voisine, le poisson que mon grand-père pêche régulièrement, *etc.* : « l'ethnologue soigne sa mise, affiche ou dissimule sa richesse ou sa pauvreté, sa religion, certaines de ses appartenances, tente de ressembler à ce qu'il imagine être un étranger de choix » (Caratini, 2004 : 99). Je pense avoir agi conformément à ces préceptes, ce qui a joué sur mon intégration, en témoignent ces différents extraits provenant de mes terrains :

« Avec la contre publicité [des actions de Greenpeace] on a eu vendu deux fois moins » (Clara, 11/02/19, devant le journal télévisé) ;

« Tu manges bien²⁵ [...] Toi, tu n'es pas végane ! [...] les véganes ils vont manger un steak de fibres puis pas de mayo avec la salade jusqu'au moment où ils vont tomber mort là [...] Je suis d'accord avec les véganes, ils font ce qu'ils veulent mais ceux qui le feront mourrons, ils n'arriveront pas à 82 ans, pas de pitié » (Marcel, 03/05/19, moment du repas).

L'affirmation de Marcel, « toi, tu n'es pas végane », alors que nous n'avions pas abordé le sujet auparavant confirme mon inscription dans leur groupe d'appartenance plutôt que dans celui de cet Autre. Je faisais partie des leurs car au même titre qu'eux je mange de la viande et j'y prends plaisir. Généralement, après cette mise à l'épreuve, les personnes étaient contentes, voire heureuses que quelqu'un s'intéresse à eux et à leur travail.

Remettre en question le fait de manger des animaux, c'est remettre en question leur profession et donc, par extension, l'identité sur laquelle ils se sont construits, d'où mon choix de ne pas leur faire part de mon régime particulier. Je craignais qu'ils ne projettent sur moi cette représentation du militant végane que je n'aurais sans doute pas eu l'opportunité de déconstruire avec eux en si peu de temps.

Ensuite est intervenue la dimension du travail, un pilier essentiel dans les valeurs de l'éleveur : « [Moi : « Tu t'occupera de tes bêtes jusqu'à la fin ? »] J'aime mieux mourir en travaillant qu'à rien faire. Rester sans travailler je ne saurais pas » (Marcel, 02/05/19). Dès mon arrivée sur le terrain, du moins dans les deux premières fermes, il a été convenu que je travaille : « Il ne va pas falloir nous regarder pendant quinze jours, il va falloir participer » (Nicole, ferme des Battis, 28/12/18, échange téléphonique). Le terrain est un échange avec les informateurs et il était convenu dès le départ que je me devais de participer aux tâches attendant au travail d'élevage. C'est également avec pour visée de

²⁵ Je venais de finir l'entièreté de mon assiette composée d'un morceau de steak plutôt conséquent cuit dans son poids en beurre.

pratiquer l'observation participante que je désirais rester sur place : « Participer pour pouvoir observer et observer pour pouvoir comprendre » (Caratini, 2004: 100) ; ma volonté première étant de comprendre, d'essayer le plus possible de « porter les lunettes » de l'éleveur pour me distancier de mon regard de tous les jours et de rendre compte de leur réalité le plus fidèlement possible. Il m'a d'ailleurs été par moment difficile de m'extraire de cette participation pour entrer dans une posture d'observation :

« J'ai commencé ma journée à 7h00, j'atteins mon lit maintenant [22h30], j'ai mal à la tête, j'ai mal partout. C'est *hard*, je ne sais pas si je tiendrai dix jours, c'est vraiment difficile » (JT, ferme des Jonas, 12/02/19) ;

« Les montées et descentes mais surtout me tenir dans le tracteur, non adapté à deux personnes, me font un mal de chien » (JT, ferme des Jonas, 13/03/19) ;

« Je suis revenue. Je pensais faire dix jours mais après cinq jours j'ai déjà septante heures de terrain à mon actif et 240 pages de notes de terrain. Ça fait déjà beaucoup de matériau à traiter et je suis physiquement HS. Ils font des journées de fou entre 7h00 et 21h30, voire 23h00. Et encore, je ne me réveillais pas la nuit pour faire les vêlages » (JT, ferme des Jonas, 17/02/19).

Les limites de mon propre corps physique furent le premier frein sur mon terrain. Je n'avais pas l'endurance nécessaire pour suivre la cadence, mais je m'y forçais, entraînant ainsi une indisponibilité méthodologique : « un tourbillon d'interactions (ou d'agitation intérieure) ne laisse pas le temps de la prise de distance, au mieux peut-on essayer de noter le maximum de choses dont on repousse à plus tard la compréhension » (Caratini, 2004: 111). J'ai donc pris la décision d'écourter mon terrain, le travail proprement dit menant à une incapacité de prise de distance efficace, entravant même la prise de notes. J'essayais d'écrire le plus possible mais je n'avais pas le temps de me relire, ni même de noter de manière correcte et appliquée. J'ai eu peur que mon implication dans le terrain ne se résume qu'à une présence physique et que cela constitue un frein à l'élaboration de mon matériau. En effet, le matériau de mon premier terrain est plus maigre au sens réflexif, contenant ainsi beaucoup de pages d'informations notées sur le vif sans lien ou contexte, mais l'investissement psychologique et physique m'a permis de réellement incarner le métier d'éleveur sur la durée de mon immersion. Le recul sur cette expérience m'a fait comprendre la difficulté, l'intensité et l'implication que requiert la profession d'éleveur. Mais le travail que j'ai fourni n'était pas qu'un choix, il n'était pas exempt d'obligation (Caratini, 2004: 115). J'étais logée et blanchie : me sentant redevable, je me devais de les aider. Bien que ce fut difficile et par moment préjudiciable pour mon journal de terrain, je pense qu'à terme cette implication m'a permis d'obtenir leur confiance, sans laquelle une part de l'information ne m'aurait pas été accessible (Fainzang, 1994 : 162).

Le statut qui m'a été accordé sur place était celui de stagiaire²⁶, c'est de cette façon que l'on m'introduisait lors de rencontre avec des personnes externes à la ferme. J'étais la novice à qui il fallait expliquer le travail à faire. Je n'ai pas essayé de m'extraire de cette place attribuée que je trouvais finalement confortable : mon objectif étant de percevoir la vision de l'éleveur, quelle meilleure place que celle d'apprenti-éleveuse ? Placée dans cette position, j'ai fait du mieux que je pouvais pour coller à leurs attentes afin d'être reconnue en tant que telle.

À certains moments, j'ai eu l'impression d'être tiraillée et de devoir poser un choix entre mon identité réelle et une personne que je ne suis pas afin de m'insérer sur le terrain. J'ai dû épouser leur représentation de l'animal et leurs valeurs en mettant mes perceptions préalables de côté pour essayer d'intégrer leurs normes. A mon sens, cet effort fût un processus crucial dans la compréhension de cette relation particulière, comme le souligne d'ailleurs Caratini (2004) : « ce qui fait du terrain un rite d'initiation est que, en anthropologie, le chercheur doit éprouver pour accéder au savoir » (45). Sans cette implication en termes de positionnement éthique et de valeurs, je n'aurais pu me lier autant aux informateurs et m'intégrer sur le terrain :

« Le dernier jour, avant de partir il m'a été demandé de nettoyer les tracteurs [...] Il [Philippe] prend la peine de venir le faire avec moi [...] Il me dit que si j'étais restée plus longtemps, il m'aurait appris à conduire le tracteur, qu'il est un peu déçu que je parte si vite, qu'il aimait bien passer du temps avec moi et que j'allais lui manquer, notre relation à taquinerie va lui manquer. Habituellement, les stagiaires qui viennent des écoles agricoles remplissent une fiche, un rapport de stage. Il m'en a montré une et m'a dit qu'il n'y aurait que du positif sur la mienne, autant dans le travail à fournir que sur l'intégration dans le groupe, que j'avais l'œil, qu'il ne fallait pas me dire ce qu'il y avait à faire, que j'étais suffisamment autonome et bonne travailleuse. Il m'a dit que j'étais devenue une vraie agricultrice. Je lui ai répondu que c'était un peu tôt pour ça mais il a insisté en disant que c'était déjà beaucoup » (JT, ferme des Battis, 06/03/19) ;

« *Tu es obligé de venir me voir quand tu passes dans le village désormais* » (Marcel, 07/05/19, avant mon départ).

M'intégrer dans le foyer et dans la ferme, en mangeant comme eux et en travaillant à leur rythme – du moins autant que mon corps et mes compétences me le permettaient – fût pour moi un élément essentiel me permettant de conserver au mieux une certaine « neutralité ». L'inscription de leur mode de vie dans mon corps fut sans doute le plus difficile tout en étant le plus enrichissant, que ce soit pour ma recherche ou plus personnellement. J'ai mis mes convictions entre parenthèses afin d'intégrer mon terrain mais également pour essayer de mieux percevoir cet Autre, en laissant mon corps être atteint :

²⁶ Il n'y a que Théo qui me présentait en tant qu'anthropologue, car il connaissait cette discipline, et qui me reconnaissait en tant qu'étudiante universitaire. Dans un premier temps, il refusait mon aide pour le travail, il me disait que je n'étais pas là pour faire mais pour observer. C'est en lui parlant de mes autres terrains et de l'observation participante qu'il m'a peu à peu laissé participer.

« contraindre son corps, donc soi-même, à adopter les modes de communication de l'Autre, à ingurgiter ses nourritures, respecter ses rythmes » (Caratini, 2004 : 60).

2. Plus qu'une profession, un mode de vie

D'après les observations menées sur les quatre fermes précédemment citées, il semble que par rapport à d'autres professions le métier d'éleveur bovin s'étend bien au-delà du cadre professionnel, en débordant à maints égards sur la vie privée des individus qui constituent la ferme, au point que les deux cercles se confondent, faisant de cette profession un mode de vie à part entière. Ce faisant, le métier d'éleveur semble aller à contre-courant de l'injonction contemporaine de séparation vie privée-vie professionnelle (Remy, 2013). Cette section entend rendre compte de cette constatation, d'abord à l'échelle de la ferme, puis en élargissant la focale au village dans lequel elle s'inscrit ; ces deux espaces étant à la fois la source et le témoin d'une partie des contraintes façonnant le métier.

2.1. La ferme en tant qu'espace physique, social, historique

La ferme constitue l'espace professionnel principal de l'éleveur mais également son espace de vie, du moins c'est ce que j'ai pu observer sur l'ensemble de mes quatre terrains où l'habitation privée se situe dans l'enceinte de la ferme²⁷. Ce lien étroit entre vie professionnelle et vie privée possède des implications dans la vie familiale de l'éleveur, comme le texte le montrera par après. Bien que le lieu de vie tende à s'éloigner quelque peu des bêtes en comparaison aux fermes d'antan au sein desquelles les espaces de vie privée – cuisine, salle de bain, salle à manger, *etc.* – et l'étable faisaient partie d'un même bloc comme les traces historiques architecturales des bâtiments en témoignent, l'un et l'autre restent à proximité. En effet, le soin octroyé quotidiennement aux bêtes exige cette promiscuité afin de pouvoir garder aisément un œil sur ces dernières. Les éleveurs se retrouvent donc contraints à habiter dans un périmètre spatial et temporel proche du cheptel, ce qui a des conséquences sur l'établissement de leur lieu de résidence et donc sur leur sphère privée. Cet espace partagé bien particulier révèle l'implication personnelle qu'exige cette profession et l'effacement quasi-total de la frontière entre vie privée et vie professionnelle :

« Eleveur, on l'est jusqu'à l'intérieur de sa maison. [...] L'intérieur est différent, marqué déjà par l'histoire de la ferme [...] les anneaux au plafond qui, à l'époque, permettaient d'accrocher la viande de salaison [...] dans de nombreuses pièces de l'habitation on retrouve des figurines à l'effigie de vaches : des peluches, des bibelots de décoration, *etc.* Sur une étagère du salon, des photos de familles en sont entourées » (JT, ferme des Jonas, 12/02/19).

Les discussions entre membres du ménage, la décoration des habitations : l'entièreté du quotidien est imprégnée par l'activité professionnelle de la ferme, représentée par des éléments

²⁷ A l'exception du fils de la ferme des Battis, qui a construit sa maison derrière la ferme familiale, sur le terrain à construire le plus rapproché de celle-ci.

singuliers comme le tracteur ou la vache [voir annexe 1], chacune des exploitations était d'ailleurs pourvue de vaches décoratives. Dès lors, y a-t-il dans ce milieu quelconque distinction entre la vie personnelle et la vie professionnelle des individus ?

2.1.1. L'histoire de la ferme : quand descendances familiale et animale s'entremêlent

L'histoire de la ferme semble toujours étroitement associée à l'histoire familiale, comme le souligne cet extrait :

« Ici depuis la fin de la guerre, ça fait 100 ans [...] Mon arrière-grand-père était déjà fermier ici [...] La première partie de la ferme date de 1700, 18ème siècle, sinon 1800 c'est marqué au-dessus du bâtiment » (Philippe, 04/03/19).

L'éleveur, lorsqu'il le devient, ne part donc pas de rien : il hérite d'un espace et de ressources diverses – financières, matérielles, foncières, symboliques – ainsi que d'une histoire, celle de ses parents et parfois plus largement de ses ancêtres qui ont participé à modeler la ferme et les pratiques qui y ont cours. L'éleveur doit donc composer avec tous ces éléments pour s'approprier l'exploitation à son tour, ce qui est le cas de Nicolas, contraint par l'espace qui le précède dans la gestion des activités :

« C'est toujours délicat de mélanger les groupes [mélanger la race Blanc Bleu Belge avec la race Holstein]. Je n'aime pas ça, ça fait désordre mais je n'ai pas le choix [avec l'espace disponible il n'y pas la possibilité de faire autrement] » (Nicolas, ferme des Jonas, 13/02/19, dans une des étables).

Cette histoire singulière, les bêtes en font également partie. L'importance du cheptel ainsi que les qualités intrinsèques des individus le composant, telles que leur aspect esthétique, leur santé, leur productivité, semblent faire état de la bonne gestion et de la capacité à perpétuer l'activité, aux yeux des éleveurs eux-mêmes mais également aux yeux des autres, ainsi que des compétences en matière de croisement et d'hybridation, la génétique étant un élément important dans la qualité d'un troupeau. Ainsi, comme le souligne l'anthropologue Marie Roué (2002), lorsque les éleveurs se séparent de leur troupeau, ils perdent non seulement des bêtes mais surtout un travail historique qui les précède : « le cheptel élevé depuis de nombreuses années et auxquels [sic] les liaient des liens de proximité, mais de surcroît un capital génétique constitué par leurs parents et ascendants, qui pendant plusieurs générations, à force de sélection, avaient façonné un troupeau » (37). Les descendances familiales et du bétail sont entremêlées par le partage d'une histoire et d'un environnement communs. Est-ce là l'origine d'un lien fort ? Marie Roué (2002) semble répondre affirmativement à cette question : « Quand ces paysans parlent de torture morale et psychologique, et déclarent qu' « à travers les bêtes, ce sont les êtres humains qu'on atteint », il faut donc y voir l'évocation de la menace qui pèse, au sens fort, sur le lien généalogique, un lien entre humains qui se succèdent, mais aussi entre animaux et humains, les uns

comme les autres héritiers de lignées qui ont jusqu'alors coévolué » (37). Quand l'éleveur est coupé de ses bêtes, il semble être également coupé d'une part de son histoire (Porcher, 2002b: 113).

2.1.2. La famille : entre liens de parenté et liens professionnels

De cette intrication entre vie professionnelle et vie privée, il résulte que la sphère familiale est intrinsèquement reliée à la ferme. Habitant sur le lieu, il est monnaie courante que la descendance prêle main forte pour les activités, même si la volonté de devenir éleveur est absente²⁸. Participer à la vie de famille, c'est donc participer aux activités de la ferme :

« [Moi : *Alors ça fait quoi d'être fille d'agriculteur ?*] *Moi, j'aime bien mais c'est différent. Différent quand je regarde mes collègues : elles ont besoin d'aller en vacances chaque année, moi non. Je n'ai pas été habituée à ça. Je suis une personne habituée à travailler, différente des autres. On a toujours été habitué à travailler, à mettre la main à la pâte, à donner un coup de main à l'intérieur comme à l'extérieur. Quand j'étais petite, quand maman aidait à la ferme, c'est moi qui faisais les tâches ménagères à l'intérieur comme peler les patates. Nous, pendant nos vacances on ne s'est jamais ennuyé. Pas de job d'étudiant parce qu'il y a du travail ici. Et sortir c'est bien aussi. La Fédération des jeunes agriculteurs, UAW c'est l'équivalent pour les vieux, on organise des excursions, des soirées, etc.* » (Eva, ferme des Battis, 06/03/19, durant la préparation du repas du soir).

Lorsque tous les membres du ménage sont éleveurs à part entière, comme c'est le cas dans la ferme des Jonas, une répartition de l'ensemble des tâches liées à l'exploitation est créée, divisant ainsi le travail par rôle et par compétence : l'administratif, les vêlages, la traite, les soins, les tâches ménagères nécessaires au bon fonctionnement de la ferme, etc.

Cette superposition des liens familiaux préalables au sein du ménage et des rôles liés à l'activité professionnelle de la ferme rend poreuse la distinction entre parent et collègue, ce qui a des conséquences sur les relations que tissent les membres du ménage entre eux :

« [Moi : *Tu vois tes parents comme des collègues ?*] *Oui, surtout. Je ne m'entends pas super bien avec eux. J'aime bien faire mes trucs seul, ça va plus vite. Ils ne font que ce qu'ils ont envie de faire. Elle [sa mère] me laisse décider, comme ça en cas de problème c'est sur moi que retombe la responsabilité* » (Nicolas, ferme des Jonas, 13/02/2019, après une conversation téléphonique avec sa mère).

²⁸ Eva, fille de Philippe, dans la ferme des Battis, est infirmière à temps plein, elle vit dans la maison familiale et continue de participer en faisant les courses et les repas mais également en venant en renfort pendant les périodes où il y a davantage de travail. Mathieu, le frère de Nicolas, dans la ferme des Jonas, n'habite plus au sein de la ferme familiale et travaille à temps plein, c'est lui qui gère néanmoins les papiers de la ferme et il continue de venir aider les week-end et jours fériés.

Plus encore, les affaires de la ferme sont au centre des discussions familiales quotidiennes : il y est question des fermes voisines, des tracteurs, des bêtes, de ce qu'il y a à faire, des terrains disponibles, des collègues, des clients, *etc.* On vit à la ferme et on en parle. Quels sont les effets de cet enchevêtrement des cercles familial et professionnel sur les relations entre individus au sein de la ferme ?

2.1.3. Tensions familiales

Il semble que des difficultés rencontrées dans la gestion de la ferme ont des répercussions sur les relations au sein du foyer, pouvant mener à des conflits internes, comme le montre ce dialogue entre mère et fils lors d'une situation problématique s'étalant sur plusieurs jours :

« *Ça m'énerve ! C'est toujours moi qui vais regonfler les pneus. Mon père il attend le dernier moment* » (Nicolas, ferme des Jonas, 13/02/19, au moment de prendre le tracteur pour aller soigner les bêtes) ;

« *Clara je vais te dire, déjà que tu ne branles rien, tu te tais* » (Nicolas, ferme des Jonas, 14/02/19, s'adressant à sa mère au moment du repas) ;

« [Le père a coincé le tracteur dans le talus en crevant un pneu]

Nicolas : *Qu'est-ce qu'ils vont penser de voir le gros faisan coincé là, qu'on doit appeler quelqu'un ? [...]*

Clara : *Occupe-toi de tes affaires.*

Nicolas [la voix s'élève] : *Ce sont mes affaires ! [...]* Si c'est pour faire ça, foutez le camp !

Clara : *Mais ton père il est crevé. Quand je reprendrai²⁹, il devra se reposer.*

Nicolas : *Comment ça, il est crevé ? C'est moi qui ai fait les vélages encore la nuit dernière.*

Clara : *Oui mais il était réveillé.*

Nicolas : *Et alors ?*

Clara : *Quoi, il ne peut pas se reposer ?*

Nicolas : *Non il y a trop à faire [...]*

Clara : *Moi j'aimerais bien qu'il prenne quatre jours.*

Mathieu : *Pour ?*

Clara : *Parce qu'il est fatigué.*

Mathieu [en regardant Nicolas] : *Elle a envie de chicaner, ne parle pas avec elle* » (JT, ferme des Jonas, 15/02/19).

Ces tensions observées au sein de la famille sont autant d'indicateurs supplémentaires de cet entrelacement entre vie privée et vie professionnelle qui semble caractéristique du métier d'éleveur. De plus, il me semble avoir observé dans la ferme des Jonas un lien entre l'importance des difficultés rencontrées – découpage des espaces entravant les déplacements, insalubrité d'un espace loué, qualité

²⁹ Pour rappel, Clara est en arrêt maladie, à la suite d'une opération du dos. Elle parle ici de reprendre le travail.

du matériel à disposition, *etc.* –, les tensions familiales en son sein, et la relation entretenue avec les bêtes. J'avance donc ici l'hypothèse que cette relation particulière entre l'éleveur et ses bêtes est notamment façonnée par la structure de la ferme.

Comme on l'a vu précédemment, la ferme et tout ce qui l'entoure provient souvent de l'héritage familial, avec tout ce que cela implique comme responsabilités et sentiments de redevabilité. Cet héritage est parfois source de tensions, notamment lorsque les espaces sont découpés et partagés et que les membres de la famille ne sont pas d'accord sur certains aspects :

« Avant je voulais toujours plus, maintenant je suis content. Je suis fier de ce que j'ai accompli. Un collègue à moi m'a dit : tu en as parcouru du chemin. Oui, j'ai racheté pratiquement toute la ferme, la part de mon frère et de ma sœur à mes parents. Y a beaucoup de fermes où à la mort des parents, c'est la guerre. La ferme est divisée en parts, pas moyen de la conserver en entier [...] Ma sœur m'a dit : je peux déjà chercher pour acheter des terres au prix où tu as eu les tiennes. Mais je me suis toujours coupé en quatre pour mes parents [...] J'ai toujours travaillé. On a été en froid [avec sa sœur], maintenant ça va mais il a fallu du temps. Mon frère il a racheté la ferme à son beau-père donc il comprend » (Philippe, ferme des Battis, 04/03/19).

La ferme n'est donc pas seulement un héritage économique : les éleveurs héritent d'un espace, de bâtiments, d'un cheptel, mais également de biens plus symboliques, comme l'histoire de la ferme ainsi que les souvenirs qui y sont associés, la valeur qui y est accordée au travail, les savoirs accumulés, les méthodes acquises, la relation entretenue jusqu'alors avec les bêtes. Ainsi, les héritiers qui acquièrent leur part sans vouloir poursuivre les activités de la ferme semblent perçus comme contrevenant à l'intérêt même de celle-ci, à son histoire, et donc à l'intérêt de la famille. Dans ce cas précis, diviser la ferme équivaut à diviser la famille.

2.1.4. Trouver un conjoint

Une grande partie du quotidien et de l'identité de l'éleveur semble donc composée par sa profession, qu'il s'agisse du nombre d'heures allouées aux activités professionnelles proprement dites, des réflexions et discussions au moment ou en dehors de ces activités, ainsi que des artefacts qui ornent l'environnement immédiat. De ce fait, partager la vie d'un éleveur revient à peu de choses près à partager sa profession³⁰, avec son lot de contraintes, et ce, même si on décide de ne pas s'y impliquer directement. Le métier semble donc rendre peu aisée la recherche d'un conjoint, puis la cohabitation :

³⁰ Oserais-je évoquer l'émission télévisée « L'amour est dans le pré », qui propose à des agriculteurs de leur trouver une femme ? Elle a été évoquée par Nicolas lors de mon terrain.

« La ferme prend beaucoup de temps en plus de mon travail, on ne se voit pas beaucoup [...] On s'était mis d'accord sur le fait qu'elle ne s'impliquerait pas dans la ferme mais elle aide indirectement car elle doit tout faire quasiment seule à la maison » (Théo, 07/05/19) ;

« Je sais que j'en ai raté certaines [filles, potentielles partenaires de vie] à cause de ça [sa profession] » (Nicolas, ferme des Jonas, 16/02/19).

En conclusion, la ferme est bien plus qu'un simple espace physique, elle est également pourvoyeuse d'un héritage, de symboles, de pratiques, qui concourent à former le socle de l'identité de l'éleveur, ainsi qu'à façonner son cercle familial qui s'inscrit pleinement dans les activités de la ferme.

2.2. Le village

Plus largement, il s'agit de replacer la ferme dans l'aire géographique qui l'entoure : le village³¹. Être éleveur, c'est acquérir une bonne connaissance de son environnement naturel immédiat mais également social, que l'insertion dans le tissu social du village et le réseau des collègues permet. A cet égard, la ferme semble donc constituer un effacement des barrières entre le lieu de vie et l'espace de travail mais également entre l'espace public, le village, et l'espace privé, l'exploitation. Les éleveurs que j'ai observés travaillent souvent sous le regard de tous. C'est un phénomène que l'on retrouve dans d'autres sociétés plus traditionnelles (Caratini, 2004: 89) : « *Tout le monde connaît tout le monde* » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19).

Une ferme de bovins, c'est assez volumineux, surtout à l'heure actuelle (Delanoue & Roguet, 2015: 30 ; Hautier et al., 2014: 39). Bien que les habitants aux alentours ne sachent pas toujours quelle est l'identité de l'agriculteur qui gère la ferme, ils ne peuvent douter de son existence : en observant les cultures et les bêtes en prairie, en étant ralentis par les tracteurs sur la route, en étant confrontés aux différentes odeurs qui en émanent, *etc.* Même s'il n'est pas toujours question d'interagir directement avec l'agriculteur, le partage d'un espace commun crée inévitablement des échanges :

« Le fil pour empêcher le bétail de passer pendant la transhumance³² barre le chemin [...] trois véhicules ont emprunté ce chemin [...] le fil est toujours en place ce qui veut dire que les gens l'ont enlevé puis rattaché » (JT, ferme de Théo, 04/03/19, au moment de la transhumance).

Pour leurs activités, les éleveurs possèdent certaines portions du village : l'enceinte de la ferme proprement dite, les terrains où se trouvent les étables, les stabulations, les prairies et les cultures liées à l'activité, les zones de stockage. Le village au sein duquel se trouvent l'exploitation et les terres qui y sont rattachées constituent alors un espace partagé avec l'ensemble des autres habitants mais surtout un

³¹ Ou plusieurs, suivant les disponibilités foncières au moment de l'établissement des activités ;

³² C'est-à-dire le changement de prairie des bêtes.

espace de travail et un mode de vie partagés avec les autres agriculteurs et personnes de la profession³³. En effet, au sein d'un même village ce sont souvent plusieurs fermes – issues de propriétaires différents – qui se partagent les terres disponibles pour les activités agricoles. Cet espace partagé entraîne une connaissance et une reconnaissance des autres éleveurs, de leurs exploitations et pratiques respectives, du matériel utilisé, de leurs cultures, souvent observées, commentées et comparées :

« Elle commence là. Tu vois les arbres fruitiers ? Là, c'est Théo, ils maintiennent avec des poids. Là, c'est Jean. Là, c'est moi [...] là, j'ai 12-13 hectares à faucher [...] là, on a fauché en juillet. Ici il y avait comme une autoroute à sangliers mais y a plus [...] Là, c'est du froment. C'est quoi ça là ? Du colza [...] C'est une nouvelle semeuse, ça. Je me demande si c'est du maïs. [Il descend de la voiture pour aller voir. Il prend une motte de terre et l'observe] Ce n'est pas du maïs, il met de l'engrais directement, avec des betteraves peut-être [...] Il a semé à midi par ici » (Marcel, 02/05/19, en route vers la prairie) ;

« Je regarde les terres, s'ils déclôturent, c'est que c'est à vendre³⁴ » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19, au retour des prairies vers la ferme).

Par leur profession, les éleveurs s'inscrivent donc dans un espace spécifique, le village, et y acquièrent une position physique et sociale particulières, suivant le lieu d'exploitation, son type et le tissu relationnel qu'ils entretiennent. L'espace est donc très socialisé, les agriculteurs sont régulièrement occupés à lire le territoire et à en déduire des informations sur leurs voisins, afin d'en retirer un savoir.

Réfléchir sur sa propre ferme, sur ses points forts et ses points faibles, sur la gestion qui en est faite, c'est également observer et apprendre des pratiques aux alentours. Cet environnement partagé peut produire des systèmes d'entraide, même entre des éleveurs concurrents ou qui ne s'entendent pas particulièrement. Mon hypothèse est qu'entre pairs, et pour se forger la réputation nécessaire, les éleveurs cherchent à favoriser la bonne gestion des exploitations et donc se rendent mutuellement des services pour y parvenir :

³³ Pendant mon premier et mon dernier terrain, je me suis dit qu'à refaire, je ferais mon mémoire sur plusieurs fermes du même village afin de pouvoir observer cette dynamique villageoise plus en détails. Néanmoins, étant donné le climat de compétition entre les différentes fermes, j'aurais sans aucun doute eu du mal à m'insérer sur le terrain, les uns m'assimilant potentiellement aux autres fermes. Cette distance physique entre les fermes m'a permis de conserver une neutralité vis-à-vis des éleveurs. Un terrain se réalisant sur un seul village serait peut-être plus approprié dans le cadre d'une thèse, sur une plus longue durée et l'objet pourrait porter uniquement sur cette dynamique, qui s'éloigne de ce que j'ai voulu faire dans le cadre de cette recherche.

³⁴ L'objectif de la ferme des Jonas est de racheter des terres aux alentours de la ferme centrale pour s'agrandir mais surtout pour reconnecter et reconcentrer l'espace afin de résoudre la situation éclatée de sa ferme, d'où la nécessité d'être à l'affût en cas de vente mais également d'être en bons termes avec les personnes susceptibles de lui vendre ces terres.

« On a déjà retrouvé le troupeau en France à deux kilomètres d'ici. On m'a appelé pour me dire qu'il n'y avait plus mes bêtes³⁵ » (Théo, 04/05/19, en prairie, suite à une salutation à Crépité, le fermier de la plus grosse ferme du village) ;

« C'est important de bien s'entendre dans le village pour faire prospérer les affaires » (Nicolas, ferme des Jonas, 16/02/19, après avoir échangé avec un agriculteur âgé du village).

Mais cette répartition spatiale et cette promiscuité peuvent également être source de compétition voire de conflit. C'est notamment le cas de Marcel, furieux de se remémorer que plusieurs de ces vaches se sont faites fécondées par le taureau de Théo, qui avait réussi à passer d'une prairie à l'autre. Les éleveurs faisant partie d'un même village entretiennent une relation située au carrefour de la complicité et de la rivalité :

« Drôle de métier dans les relations. Celui qui a racheté la ferme qu'on voulait, c'est un ami d'enfance à mon frère [...] De toute façon nous on se déteste mais on s'adore. On met une rivalité alors qu'on est lié, qu'on fait la même chose » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19) ;

« Règle de vie, savoir vivre, respect qu'il devrait y avoir entre agriculteurs [...] Exemple, on a pris le terrain près de chez moi mais jamais je ne jalouserai un qui travaille bien et qui réussit. C'est une inspiration. J'aime les gens qui travaillent » (Nicolas, ferme des Jonas, 13/02/19).

En conclusion, les frontières entre vie professionnelle et vie privée, mais également entre proches et collègues, entre lieu de vie et lieu de travail, entre concurrents et collaborateurs sont en partie levées par l'implication que demande la profession : dans le quotidien de l'éleveur de bovin, tout semble graviter autour de l'activité agricole.

2.3. Le choix de la difficulté

Il est intéressant de rappeler un élément de réalité : chaque jour en France, jusqu'à deux travailleurs agricoles donnent fin à leurs jours (Poissonnier, 2020). Le taux de suicide chez les agriculteurs ne fait qu'augmenter, ce phénomène s'observe également en Belgique, et plus largement à l'échelle mondiale³⁶. Cette réalité funeste semble faire état de difficultés particulières attenantes à la profession ou à l'époque dans laquelle elle se situe. Dès lors, quelles sont les raisons qui poussent à s'engager dans cette voie ? Compte tenu des héritages familiaux et de la forte implication que demande cette profession, l'éleveur choisit-il vraiment de le devenir ?

³⁵ Comme dit précédemment, Théo est un nimaculteur, il a acheté les terres que Crépité avait le plus de chance d'acquérir, étant la plus grande ferme du village. Une forme de solidarité est présente malgré ce climat de compétition ;

³⁶ « Suicide des agriculteurs : un phénomène mondial qui s'accroît », Rédaction RTBF juin 2013 : https://www.rtbf.be/info/societe/detail_suicide-des-agriculteurs-un-phenomene-mondial-indicateur-fort-d-une-detresse-qui-s-accroit?id=8025294, consulté le 19/10/20

2.3.1. Une profession difficile

La rudesse physique du travail, le climat de compétition entre exploitations, les prix en hausse des produits nécessaires à la gestion de la ferme, l'aplatissement de leurs revenus, le manque de reconnaissance sociale, le peu de place pour d'autres occupations ou du temps libre, représentent autant de freins au démarrage ou à la reprise d'une telle activité³⁷. Les deux extraits suivants émanant de Clara font état d'une dégradation des conditions d'exercice du métier :

« C'est la ferme de nos parents. Moi, j'avais vraiment envie de la reprendre mais on ne voulait pas que les enfants reprennent, on ne voulait pas les mettre dans la merde [...] Je me battrais. Je me suis battue assez bien [...] Je suis très motivée, je veux qu'on s'en sorte [...] Machines qui cassent, bêtes malades. Il n'y a jamais une ferme qui n'a pas d'emmerdes. [...] On a une ferme difficile [...] Il faut toujours plus. On traite beaucoup pour soigner les veaux Blanc Bleu Belge. La poudre de lait c'est cher, les protéines pour les vaches. Pfff... Les primes, aides compensatoires du revenu, il y a tout le temps des contrôles, c'est du stress, on n'a pas demandé ça, on préférerait un prix correct » (Clara, ferme des Jonas, 11/02/19, dans la cuisine) ;

« Elle est trop petite la benne. C'est un métier de merde. Tu penses être tranquille mais il faut toujours acheter [...] Au temps de mes parents, sur le site 1, on avait assez [...] Il y a toujours des maladies : vaches folles, fièvre catalane. Il n'y avait rien de tout ça [avant]. Maintenant il faut toujours faire plus et on gagne toujours moins. Avant, tu travaillais, tu vivais, maintenant tu peux travailler comme un dératé ça ne change rien » (Clara, 16/02/19, pendant le nettoyage de l'étable).

Cette profession reste dangereuse, il est fréquent que des accidents surviennent sur le lieu de travail. Ces événements, pouvant parfois entraîner la mort, semblent pourtant anodins dans la bouche de mes informateurs. Plus précisément, l'ensemble des personnes se trouvant sur le lieu de l'exploitation peut être soumis aux comportements imprévisibles des bêtes – un bovin pouvant atteindre plusieurs centaines de kilos –, aux installations parfois vétustes, à la taille des machines agricoles, etc. :

« Encore un fermier qui a été chargé par un taureau, le mari de Bernadette, Robert. Il est mort, j'ai reçu un faire-part » (Josiane, femme de Philippe de la ferme des Battis, 06/03/19, dans la cuisine, phrase intercalée dans une discussion en feuilletant le courrier pendant la préparation du repas) ;

« Le fils d'un [éleveur] il est tombé dans la mélangeuse [mort broyé] » (Philippe, 06/03/19, me fait part de ce fait lorsque je monte à l'échelle de la mélangeuse, avant de repartir à sa tâche) ;

³⁷ Comme le montrent de manière élargie les rapports du Service Public Wallon précédemment cités.

« Type mort avec la corde attachée à sa vache. Il n'avait pas vu que la corde était enroulée autour de lui, la vache a tiré trop vite et on l'a retrouvé coupé en deux [...] Une personne a perdu son bras en travaillant pour nous » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19).

Comme montré précédemment, il s'agit d'un mode de vie à part entière, dont il semble difficile de se détacher, de se distancier. Le vivant ne pouvant être mis sur pause, il n'y a pas de vacances possibles comme dans la plupart des métiers contemporains : « En agriculture il n'y a rien de normal. Comme les congés, les jours fériés, on n'en a pas vraiment, pour moi c'est un choix et je suis assez content » (Théo, 04/05/19). Le fait de détenir une ferme plus importante ne semble pas régler cette difficulté, comme en témoigne cet extrait : « Il a une des plus grosses fermes mais il n'en peut plus. On l'a retrouvé occupé à pleurer dans son étable [...] Dans l'agriculture on n'a jamais le temps [...] Le plus dur moralement, question de sacrifice, pour les heures que tu fais, tu ne gagnes pas assez et tu n'as aucune reconnaissance sociale. Aujourd'hui, c'est la sélection naturelle : ceux qui restent ce sont les responsables et raisonnables. Chacun avec ses moyens » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19).

Ces extraits de journal de terrain mettent en lumière que les éleveurs semblent bien conscients des difficultés liées à leur profession. Dès lors, quels sont les éléments qui les motivent à poursuivre les activités de la ferme ?

2.3.2. Liens du sang et liens du vivant

Il semble qu'on peut trouver des hypothèses de réponse dans l'héritage que représentent l'exploitation et le mode de vie y afférent. L'univers social dans lequel l'éleveur grandit est une immersion complète dans le monde de l'élevage, où l'amour de la profession semble transmis par les ascendants, jusqu'à s'inscrire dans le corps des individus, au point de leur paraître inné. Il s'impose telle une force qui dépasserait le libre-arbitre ou la simple volonté :

« Le métier, c'est une passion. On le fait malgré nous, parce que c'est en nous » (éleveur bovin, 19/12/17, ciné-débat à Liège sur le film « Petit Paysan ») ;

« Mon père a ça dans le sang [...] J'ai ça en moi » (Théo, 14/10/18) ;

« Quand j'étais petit je voulais faire ça jusqu'en 4^{ème} puis j'en ai eu plein le cul, dégouté. Même si tout au fond de moi je le savais encore » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19).

Les termes employés, tels que « malgré nous », « en nous », « dans le sang », « en moi », « tout au fond de moi », sont autant de termes forts qui témoignent de cette inscription dans leur corps, justifiant leur attachement à la profession au-delà d'un choix raisonné.

Un autre élément de réponse est à trouver dans le lien particulier qu'ils entretiennent avec leur environnement, et notamment dans la relation avec leurs bêtes. Comment peut-on qualifier ce lien, de

quoi est-il fait et comment s'insère-t-il dans la profession ? L'amour pour le vivant semble être un élément important du point de vue des éleveurs :

« *Pourquoi Nicolas fait ça ? On lui a dit, nous et des amis, de ne pas le faire. Moi je pense que c'est l'amour des bêtes* » (Clara, ferme des Jonas, 11/02/19) ;

« *Mais je ne me plains pas, parce que j'aime bien ces bêtes alors quand on aime les bêtes ...* » (Marcel, 02/05/19).

Le fait d'aimer ses bêtes justifierait les sacrifices qu'il faut endurer dans le monde agricole : « La motivation prépondérante de très nombreux éleveurs à faire ce métier est le plaisir qu'ils prennent à travailler avec des animaux » (Porcher, 2003b: 46).

« *C'est difficile mais c'est comme ça, il faut faire avec, on ne sait pas faire autrement* » (Nicolas, ferme des Jonas, 16/02/19). Comme disent les éleveurs, leur profession est difficile et cette difficulté justifie celle dans laquelle ils placent par moment leurs bêtes. Un lien entre bien-être animal et bien-être humain se fait déjà pressentir. La profession d'éleveur apparaît comme étant bien plus qu'une activité de production qui génère un revenu (Porcher, 2005: 6), les prochaines sections aborderons donc ce lien avec les bêtes qui semble si particulier et nécessaire à la profession, tentant par-là de mettre en lumière ce que recouvre cette relation.

3. Un monde partagé

Tel qu'abordé dans la section traitant de la construction de la démarche de terrain, j'ai eu à un moment donné l'impression de ne plus savoir si cette recherche concernait en fait la relation entre l'éleveur et ses bêtes ou le métier d'éleveur. Mon hypothèse est qu'en réalité les deux se confondent : le travail de l'éleveur repose précisément sur cette relation qu'il entretient avec ses bêtes, car, même s'il n'est pas toujours en contact direct avec ces dernières, toutes les activités entreprises, les gestes posés, les pensées et préoccupations, sont tournés vers l'animal, en tant que socle indispensable de l'activité. Sans ses bêtes, l'éleveur n'est plus (Porcher, 2002). Le point précédent a relevé que le temps et l'espace de travail de l'éleveur se confondent à peu de choses près avec son temps et son espace de vie. S'il a été montré que les éleveurs passent le plus clair de leur temps au sein de la ferme, il est intéressant de rappeler que les animaux, eux, y passe l'entièreté de leur vie, c'est-à-dire de leur naissance à leur réforme, et qu'au même titre que l'éleveur, ils y travaillent. Par leur implication dans le travail de la ferme, les animaux domestiques font partie intégrante du tissu social des éleveurs, car comme le souligne Jocelyne Porcher (2013), « le ciment du vivre ensemble est précisément le travail » (3). Ainsi, plus qu'une simple matière animale, « l'animal est aussi pour l'éleveur un compagnon de travail » (Lamine, 2006: 10). Qu'est-ce qui compose cette relation de travail inter-espèce, ce monde partagé ?

3.1. Un environnement commun

Selon Baratay (2003), l'environnement d'élevage est un espace domestique où il y a maîtrise de la reproduction et des effectifs. C'est un espace fortement socialisé et le résultat de modifications de l'humain (Descola, 2004). Même si l'élément central de l'élevage est l'animal de rente, celui-ci est créé à destination de l'humain. Historiquement c'est pour et par l'humain, avec pour finalité de s'approvisionner en viande et en lait, que de telles fermes existent, et non pour l'animal en soi. Cet espace constitue la matérialisation de l'élevage, où l'animal est pensé par l'humain, pour l'humain. Mais, la fonction nourricière est-elle l'unique motivation pour les éleveurs ?

À travers le travail, l'éleveur et ses bêtes occupent donc un espace commun. Dans les cas observés, cet espace, construit par l'éleveur et l'héritage provenant de ses prédécesseurs, est sujet à des modifications dont la visée est de maintenir ou d'améliorer les conditions de travail de l'éleveur et de ses bêtes, et, par extension, leur condition de vie respective.

La première et la deuxième ferme comportent environ le même nombre d'animaux mais l'aménagement de l'espace est quant à lui radicalement différent. Comme l'a montré Jean Remy (1975), l'espace produit des « effets structurels », c'est-à-dire des répercussions sur la création et la forme des interactions : un espace différent semble donc créer une relation différente, qu'il s'agisse de deux exploitations distinctes ou bien au sein d'une même ferme. Il y a une adaptation à l'environnement, l'éleveur accommode ses activités en fonction de l'étable, de la stabulation. L'espace ne va pas fournir les mêmes possibilités d'interaction : la taille de l'exploitation et la façon dont l'espace est pensé et organisé vont avoir un impact sur la relation à l'animal. L'éleveur cherche à adapter l'environnement pour ses bêtes afin qu'il soit plus efficient, pour l'animal mais également pour son travail. Il s'agit d'aménager un espace en vue de faciliter le travail de l'un et de l'autre.

Prenons le cas de Nicolas de la ferme des Jonas, faisant part des difficultés matérielles qui contreviennent au bon déroulement, au confort des activités, pour lui et pour les bêtes³⁸ : n'arrivant pas à structurer l'espace comme il le voudrait, il a l'impression que ses bêtes ne se trouvent pas dans les conditions les plus optimales, par exemple concernant les soins qui leur sont octroyés, mais également par rapport à l'efficacité du travail qu'il fournit. Pour rappel, sa ferme se retrouve éclatée sur plusieurs sites, répartis sur différents villages. Il doit donc traverser plusieurs kilomètres chaque jour uniquement pour jeter un simple coup d'œil sur chacune des étables, transporter les vaches pleines sur le site de la ferme centrale pour les surveiller à l'approche des vêlages, les déplacer à nouveau sur un autre site lorsqu'elles ont vêlé pour faire place aux suivantes. Pour les unes comme pour les autres, le déplacement, source de stress, n'est pas indiqué, surtout durant cette période éprouvante. De plus, l'insalubrité de l'étable est source d'inconfort, pour ses bêtes mais également pour lui : il n'y a pas d'éclairage, et lorsqu'il doit y travailler la nuit tombée, cela représente un danger supplémentaire pour son intégrité.

³⁸ La notion de confort des animaux n'est pas ici définie en rapport à un jugement personnel ou une quelconque référence émanant de textes formels, mais provient bien de la perception de ce confort par l'éleveur.

Une activité aussi banale qu'aller chercher les ballots de foin pour pailler devient un risque, celui de passer à travers les planches qui les maintiennent. Aussi, au vu des contraintes spatiales, il n'a pas la possibilité d'apporter la nourriture sur chacun des sites tous les jours. Il apporte donc une quantité plus importante tous les deux jours mais il maintient qu'il serait plus bénéfique, que ce soit pour le bien-être des bêtes ou dans l'optique de leur réforme, qu'elles soient nourries tous les jours.

Au-delà d'un environnement commun partagé entre l'éleveur et ses bêtes, c'est l'animal et l'humain qui partagent une appartenance au même monde du vivant : « Nous sommes à même de comprendre certains signes universellement répandus chez les mammifères [...] tels ceux qui expriment la joie, l'envie de jouer ou l'hostilité, précisément parce que ces signes ont été sélectionnés pour cela. La familiarité avec l'espèce étudiée permet d'aller plus loin encore dans la lecture de ces signes » (Kohler, 2012: 155). C'est d'ailleurs par ce biais qu'a débuté la domestication (Baratay, 2003). Cette familiarité constitue une potentielle « ébauche de culture commune aux êtres vivants (les mammifères) partageant le même espace et, donc, le même registre d'émotions essentielles » (Kohler, 2012: 155). Cet environnement commun semble donc constituer le lieu d'un partage d'affects, où l'éleveur et ses bêtes semblent partager leurs émotions : « [Moi : *Quelle est ta saison préférée ?*] *Quand tu les sors, tu les remets en prairies, elles sautent. Tu vois qu'elles sont contentes alors on est content aussi* » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19). Le travail de Kohler (2012) portant également sur les éleveurs rapporte un constat similaire : « Jean, Cyril et Jérôme [les éleveurs de la ferme étudiée] s'accordent à dire que les vaches perçoivent leurs humeurs à eux, et réciproquement. De l'irritation dans l'air, même contenue, rend les vaches nerveuses. De la même manière, la bonne humeur des vaches rend les éleveurs joyeux. Les humeurs se transmettent d'une espèce à l'autre » (162). Il y aurait donc bien un partage d'émotions inter-espèce prenant place dans cet environnement. Lors de mes observations, j'ai par exemple remarqué que lorsque l'animal semble stressé, il va s'avérer moins facilement malléable, moins coopératif dans le travail, et présentera des comportements dangereux, ce qui va à son tour mettre l'éleveur en situation de stress et se traduire chez lui par de la colère, de l'énervement. Ceci semble expliquer l'importance que les éleveurs accordent à la patience, qu'ils m'ont souvent présentée comme une vertu incontournable du métier. D'après mes informateurs, s'ils n'arrivent pas sereins à l'approche des bêtes, celles-ci vont le sentir et cela va transparaître dans leurs comportements, comme en témoigne cet extrait :

« [Nicolas arrive dans l'étable assez agité, en retard dans son programme. Il tente d'attraper une bête pour la changer d'étable en lui enfilant une corde autour du cou] *Vous êtes toutes des charognes ! [...] Arrête ! Tu vas tous les deux nous faire mal* [la bête le coince entre elle et le mur de l'étable, elle semble s'appuyer de tout son poids sur lui] » (Nicolas, ferme des Jonas, 15/02/19).

3.2. Une commune temporalité

3.2.1. Temporalités quotidienne et biographique

Comme énoncé précédemment, le vivant contraint l'ensemble des activités de la ferme, qui sont donc tributaires de sa temporalité propre. Ainsi, comme le suggère Jocelyne Porcher lors d'un débat organisé par le CNRS, « dans l'élevage on doit s'accorder à la temporalité de l'animal »³⁹. Les bêtes sont au centre de la vie et du quotidien de l'éleveur. À l'inverse d'un tapis dans une chaîne de production, les êtres vivants ne peuvent être mis sur pause, l'éleveur peut donc régulièrement se retrouver confronté à un événement imprévu dû à l'animal, l'obligeant à modifier ce qui était prévu, et donc à faire preuve de souplesse dans l'organisation de son travail, et plus largement dans l'organisation de sa vie. Les bêtes passeront donc toujours avant le reste, sous peine de perte⁴⁰: « *Le jour du mariage de Mathieu, il y a eu douze vêlages. On n'avait jamais vu ça. Sept oui, mais ça. On pensait qu'on ne serait pas à l'heure parce qu'on devait s'apprêter et tout ça* » (Clara, ferme des Jonas, 16/02/19).

On peut ajouter également que le métier d'éleveur est assez solitaire, dans le sens où il est rarement en présence d'autres humains ; en revanche, il est constamment entouré de ses bêtes. Sur les terrains observés dans le cadre de ce travail, l'éleveur passe souvent plus de temps avec ses animaux qu'avec des humains. L'éleveur accordant la majeure partie de son temps actif à ses animaux, peut-on faire l'hypothèse que tout ce temps passé en leur compagnie est créateur d'un lien particulier ?

J'ai pu observer que du temps partagé découle la création d'une histoire commune : l'éleveur connaît l'histoire de ses vaches. Il les a vues naître, il les soigne durant toute leur vie ou presque. Il retient et se remémore les histoires auxquelles elles ont pris part. Il ne s'agit donc pas que d'une relation économique liant un producteur à ses matières premières, c'est aussi une véritable relation qui est construite avec un autre être vivant qui réagit à l'humain.

Les souvenirs émanant du temps passé avec les bêtes semblent donc jouer un rôle central dans la formation d'une relation particulière avec celles-ci ainsi que dans la perception de l'animal en tant qu'individu singulier, reconnaissable parmi d'autres.

Plus encore, au-delà du partage de ce temps quotidien, l'éleveur et ses bêtes partagent une temporalité qui pourrait être qualifiée de biographique, c'est-à-dire une succession d'étapes relativement similaires au cours de leur vie biologique : le temps de gestation, la naissance, l'enfance, l'âge adulte, la vieillesse et puis la mort (Lamine, 2006) : « *Parfois, on dirait qu'elles n'ont rien puis trois jours après elles ont leurs petits veaux. Les vaches c'est comme les humains, neuf mois* » (Marcel, 02/05/19).

Peut-on supposer que ces similitudes disposent l'éleveur à effectuer des parallèles entre sa propre expérience de ces événements et celle vécue par ses bêtes ? Ces expériences de vie communes rapprochent-elles l'humain et l'animal ? Comme le pointent Lamine (2006) et les témoignages recueillis

³⁹ Pour en savoir plus : « Les relations Homme-Animal | Grand débat | CNRS », Jocelyne Porcher https://www.youtube.com/watch?v=hKnrQlw_qag&ab_channel=CNRS, consulté le 18/10/20.

⁴⁰ La délégation s'avère également difficile : au-delà du coup de la main d'œuvre qu'elle représenterait, il ne s'agit pas de la prise en charge de simples matériels mais d'êtres vivants qui nécessitent une connaissance difficilement transposable.

sur mes terrains, l'un des moments préférés des éleveurs bovins est le vêlage. De même que pour les humains entre eux la mort constitue plutôt un moment difficile et la naissance un moment agréable, de manière générale.

Le temps est un élément essentiel de la profession, il est d'autant plus important que dans les cas rencontrés les éleveurs possédaient déjà un passé particulier avec les animaux. Ils ont été confrontés à ceux-ci dès l'enfance, et ce même pour Théo, nimaculteur. À cela s'ajoute que la profession requiert une pratique qui prend du temps, un apprentissage qui s'acquiert en dehors de l'école, sur le terrain. Il s'agit donc d'une relation qui s'inscrit sur le temps long.

3.2.2. Évolutions au sein du secteur

Si comme on l'a dit le travail avec le vivant oblige l'éleveur à s'adapter à la temporalité de ses bêtes, on observe néanmoins que les normes et exigences issues de l'élevage industriel intensif tendent à modifier cette relation au vivant en contraignant à l'accélération des processus de production : « la temporalité de la vie animale est également transformée par les systèmes intensifs. Cette transformation se lit dans l'accélération des cycles de croissance et d'engraissement : trois ou quatre vêlages et périodes de lactation pour une vache laitière avant d'être réformée, contre le double dans un élevage traditionnel » (Lamine, 2006: 12). Dans ce contexte, c'est donc avant tout le vivant qui doit s'adapter aux contraintes techniques et technologiques du système industriel. À noter qu'il en va de même pour l'éleveur qui s'inscrit dans un tel système qui, tout comme ses bêtes, se retrouve contraint à se conformer à cette accélération, au risque de ne pas survivre dans ce système hautement compétitif. En résulte des éleveurs qui ont l'impression de manquer de temps pour effectuer correctement leur travail (Porcher, 2003a: 35). Quel est l'effet de cette accélération des rythmes sur la relation tissée entre l'éleveur et ses bêtes ? Si cette relation est écourtée par le système industriel, qui réduit le temps de vie des animaux de rente, le lien s'en trouve affecté également. En effet, voyant le nombre de bêtes augmenter, le temps consacré à chaque animal diminue : « Les éleveurs à leur propre niveau sont tiraillés entre le temps de l'urgence (celui de la production et de l'adaptation aux réglementations) et le temps qu'ils se donnent (pour être avec leurs animaux) » (Lamine, 2006: 20). Ce phénomène est particulièrement visible au sein de la ferme des Jonas : « *Elles sont appelées par leur numéro, on n'a pas le temps pour les noms* » (Nicolas, ferme des Jonas, 13/02/19). Cette transformation de la temporalité au sein du secteur implique-t-elle une transformation de la relation animaux-humains ?

Plus généralement, cette accélération poussant les éleveurs à une mise à distance de la relation qu'ils entretiennent avec les bêtes ne constitue-t-elle pas un élément caractéristique utile au développement de la production de masse ? Savoir que celle-ci devront partir dans un horizon temporel relativement court amène-t-il les éleveurs à moins se poser de questions quant au choix de la réforme, de la mise à mort de l'animal ?

3.3. Un monde sensoriel : « Être avec » par le corps

Comme observé précédemment, l'environnement de travail dans lequel évolue l'éleveur et sa ferme – l'exploitation, la famille, les proches, le village, les pairs – est déterminant dans le quotidien des activités, mais le métier semble exiger un autre élément indispensable : la connaissance de l'environnement naturel immédiat et plus particulièrement celle des bêtes qui constituent son cheptel. En effet, ces dernières sont à la base même de la profession d'éleveur bovin. Est-il à supposer qu'il se doit de les connaître au mieux pour garantir la réussite et la poursuite de son activité ? Comment et dans quelle mesure les connaît-il ? Quelles connaissances liées aux animaux mobilise-t-il dans son travail ? Ces connaissances sont-elles purement vétérinaires, c'est-à-dire, portées sur les soins ?

De manière récurrente, l'éleveur fait appel à ses sens, que ce soit lors des soins octroyés aux animaux ou bien lors de la vérification de la qualité du produit fini. L'ensemble des cinq sens est mobilisé, surtout en lien avec les substances qui se retrouvent au quotidien dans le métier.

Plus largement, sur mon terrain, il m'a souvent été répété que si on ne fait pas, on ne sait pas. L'apprentissage de la profession et la connaissance semblent donc provenir de la pratique : c'est en s'occupant des bêtes que l'on apprend à bien faire son métier. On peut émettre l'hypothèse que l'apprentissage du métier d'éleveur bovin passe par l'emploi des sens. Une chose est certaine, les activités demandent constamment de mobiliser ses aptitudes sensorielles afin d'effectuer le travail de manière efficace, elles font partie intégrante de la profession.

Les éleveurs semblent dotés d'une sensibilité particulière au vivant, qui prend forme et s'exerce dans leur profession, et que j'ai rarement eu l'occasion de rencontrer ailleurs autour de moi. L'éleveur perçoit d'une façon qui m'est inaccessible et que lui-même sait difficilement mettre en mots. Certains s'accordent d'ailleurs à dire que les éleveurs ont quelques difficultés à échanger en public sur leur profession (Lamine, 2006: 22). Serait-il ici question de ce que Vinciane Despret et Florence Burgat (2009) décrivent comme « l'intelligence relationnelle », c'est-à-dire une intelligence qui proviendrait de l'addition d'expériences d'interactions entre les animaux et les humains, vécue sans pour autant être exprimée ? De cette intelligence particulière résulterait une plus grande capacité pour l'éleveur à s'accorder sensoriellement avec ses animaux.

3.3.1. L'emploi des sens

Tout d'abord, le sens de la vue est constamment mobilisé. En effet, au sein de cette profession, il faut « avoir l'œil », comme se répètent les informateurs de mes terrains : « l'observation, l'œil, ce mélange de talent sensoriel et de virtuosité mentale à traiter tout un ensemble de données complexes est bien ce qui caractérise le travail de l'éleveur » (Salmona, 1994, cité par Lamine, 2006: 19). Ce savoir essentiel à leur profession semble provenir d'un apprentissage tacite procédant d'une pratique répétée :

« Il regarde de loin, souvent à la barrière et balaie l'espace du regard. Il s'attarde parfois, je ne saurais pas dire sur quoi [...] long temps d'observation des bêtes. Je n'arrive pas encore à saisir

comment il les observe, ni ce qu'il observe [...] Je ne vois pas avec ses yeux [...] » (JT, ferme des Jonas 14/02/19) ;

« [Nicolas me demande si je peux regarder qui « monte à taureau ⁴¹»] *Tu dois te mettre comme ça [...] Tu dois les voir mais elles doivent penser que tu ne les vois pas* [Voilà pourquoi parfois il me semblait perdu à regarder dans le vide, parce qu'il doit justement faire son maximum pour repérer celles en chaleur en étant discret] » (JT, ferme des Jonas 14/02/19) ;

« *Je n'ai pas encore l'œil pour les chaleurs et les vélées. Il y a des signes. Mon frère il y arrive, en vingt secondes, il dit celle-là elle est en chaleur, puis après elle a montré des signes [...] c'est en forgeant qu'on devient forgeron* » (Nicolas, ferme des Jonas, 14/02/19) ;

« À chaque passage dans ou près des bêtes, Philippe observe attentivement [...] ici on est dans les veaux [...] Il vient de remarquer qu'un veau ne mange pas [...] on lui prend sa température » (JT, ferme des Battis, 04/03/19) ;

« *Ça s'acquiert avec l'expérience, moi je rentre dans l'étable et je vois directement comment la vache se pose, comment le veau est placé* » (Marcel, 02/05/19) ;

« *Regarde celle-ci comme elle a l'instinct maternel. Elle te regarde, elle souffle. Regarde !* » (JT, ferme de Théo, 03/05/19) ;

« *Je vais les voir au moins une fois par jour [...] Je regarde si tout va bien, si elles ruminent, si tout le monde est levé, je les compte [...] Pas de blessure, pas de diarrhée, elles mangent bien, elles sont debout, elles broutent* » (Théo, 03/05/19) ;

« *Regarde déjà combien elles ont mangé. [J'ai eu du mal à voir ce que signifiait « avoir mangé » dans une prairie, puis j'ai compris, là où elles broutent il y a des taches plus foncées, l'herbe y est plus courte. Il m'a fallu un temps d'observation afin de distinguer les endroits préférés où elles s'alimentent]* » (Marcel, en prairie, 03/05/19).

L'observation des bêtes et de leur environnement tient d'un véritable apprentissage. Avec le temps, on apprend à reconnaître les vaches en bonne santé, les blessures, les vaches qui s'apprentent à vèler, par une démarche de déduction reposant sur des signes, sur l'accumulation d'expériences. Les éleveurs distinguent ainsi chez leurs bêtes des comportements normaux et anormaux, des positionnements habituels ou non.

Ensuite, l'odorat constitue également un sens utile pour déterminer l'état des bêtes ou deviner à quoi s'attèlent les pairs, sur base d'un ensemble d'odeurs reconnues et partagées :

⁴¹ « Monter à taureau » renvoie à un comportement observable chez les vaches lors des périodes de chaleur, se traduisant par le fait de monter – principalement – sur ses congénères.

« Nicolas : *Elle, elle a avorté.*

Moi : *Comment tu sais ça ?*

Nicolas : *Bah, elle a perdu l'embryon.*

Moi : *Tu l'as retrouvé ?*

Nicolas : *Non mais il y a une odeur, ça se sent puis il y a des résidus, on appelle ça des crasses »* (JT, ferme des Jonas, 13/02/2019, dans une des étables) ;

« *Arne [un autre fermier] tantôt, quand on s'est arrêté chez Agri-Famenne [société de négoce agricole], il sentait le silo, il fait son lisier⁴² »* (Marcel, 03/05/19).

Mais plus encore, l'odorat et les odeurs font partie intégrante de la profession et revêtent une dimension symbolique, constituant ainsi un véritable ancrage identitaire :

« Il est 22h00, j'arrive sur le terrain [...] je prends place dans le salon avec la maman, les hommes n'ont pas encore fini le travail [...] le père rentre, je me lève pour lui dire bonjour et me présenter [...] Il s'assoit sur une chaise dans la pièce à côté d'où il regarde la télévision qui est dans le salon où nous nous trouvons. Je lui demande pourquoi il ne vient pas près de nous. Il me répond qu'il ne sent pas très bon. Clara, la maman, rétorque : « *Elle va devoir s'habituer à l'odeur* » » (JT, ferme des Jonas, 11/02/19) ;

« *Il ne faut pas avoir peur de la merde, ça va aller avec l'odeur ?* » (Nicolas, ferme des Jonas, 14/02/2019, nettoyage de l'étable).

Ce sens, souvent laissé de côté – voire même caché volontairement – dans nos sociétés contemporaines au profit de la vue, est régulièrement utilisé et mobilisé dans ce métier, sans doute d'abord parce que les odeurs sont spécifiques aux activités et diffèrent fortement des odeurs urbaines. Accepter l'odeur, c'est accepter une part importante de la profession. Entre appartenance à une communauté professionnelle et source de connaissances utiles à la profession, les odeurs jouent un rôle primordial dans le quotidien des éleveurs bovins.

Enfin, le sens du toucher intervient également dans les activités, et ce à plusieurs niveaux. C'est le cas par exemple lorsque doivent être effectuées des manipulations nécessaires aux soins des bêtes, comme la tonte ou l'administration d'un vermifuge :

« *Je dois les tondre pour la gale et pour la chaleur. Il faut les tondre puis les traiter. Il faut vermifuger et piquer pour les plus jeunes et mettre du produit, les laver deux fois. Quand elle a la gale, la bête elle fond [perd du poids]* » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19).

⁴² Excréments d'animaux liquides employés comme engrais.

Le toucher sert également, comme pour la vue et l'odorat, à repérer des signes avant-coureurs de l'état des bovins. Par exemple, si l'éleveur constate que l'extrémité de la queue de la vache est molle, en la palpant, il en déduit qu'elle est prête à vêler. Mais le toucher ne se limite pas aux éléments externes de l'animal :

« Il lave ses mains à l'eau chaude, il enfonce sa main dans la vache. La vache remue quand il s'y insère, « *Elle fait deux doigts* », ce afin de voir quand elle va vêler et quand il faut appeler le vétérinaire » (JT, Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19) ;

« *Il reste un bout [de placenta] dedans. Il faut le retirer.* [Il plonge sa main à l'intérieur de la vache] » (Philippe, ferme des Battis, 04/03/19).

Les éleveurs doivent avoir recours à des manipulations parfois délicates dans le cadre des vêlages ou de la reproduction planifiée pour perpétuer le cheptel. Ils doivent par exemple pratiquer des insertions par le rectum de la vache. On peut se demander dans quelle mesure ces pratiques sont dommageables pour les bêtes, mais également quel est le ressenti des éleveurs lors de ces insertions ? Les évolutions au sein du secteur, décrites précédemment, entraînent une diminution du temps passé avec l'animal, et donc, par conséquent, obligent les éleveurs à des manipulations plus rapides : « Les contacts entre l'homme et l'animal peuvent alors dans certains cas se limiter strictement aux pratiques d'élevage ou vétérinaires, au moins neutres pour l'animal voire franchement désagréables » (Rushen et al, 1999, cité par Boivin et al., 2003: 101). De ce que j'ai pu observer, les bêtes semblent de manière générale apeurées par la main de l'homme, certainement parce qu'une grande partie des gestes posés est facteur de douleur et de stress pour l'animal : effectuer une piqûre, plonger la main dans le rectum de la vache pour voir si elle est en chaleur, pour prendre sa température ou pour vérifier si elle va vêler, poser les boucles d'oreilles, effectuer la tonte, effectuer une césarienne, *etc.* À plusieurs reprises lors de mon terrain, j'ai pu ressentir une brusque prise de distance de la part des bêtes suivant la manière avec laquelle je les approchais :

« Quand je m'approche des bêtes [...] ici, je leur donne à manger, je mets la nourriture expulsée en dehors du bac dans celui-ci [...] Elles ne sont pas effrayées. Je jette le foin [...] la fourche touche quasiment leur tête, elles ne reculent pas. En revanche, quand j'approche ma main, elles reculent, souvent brusquement [...] Elles semblent plus effrayées à l'approche de la main de l'humain qu'à l'arrivée des machines » (JT, ferme des Jonas, 15/02/19) ;

« Lorsqu'on s'approche sans les regarder, doucement parfois, elles viennent nous sentir, nous lécher, la tête, les vêtements [...] mais quand il s'agit de les toucher, il y a souvent une réaction de retrait. Alors que chez les petits veaux non : ils recherchent le contact, ils se laissent caresser la tête » (JT, ferme des Jonas, 16/02/19).

Ces vaches associent-elles par l'expérience la main de l'humain aux potentielles souffrances provenant des pratiques d'élevage et vétérinaires ? Cela a-t-il une influence sur la relation qu'ils entretiennent ? Dans d'autres cas, la main de l'humain peut également s'avérer un moyen de canaliser l'animal :

« Lucas touche la cuisse de la vache [...] l'animal arrête de donner des coups de pattes, il se laisse faire » (JT, ferme des Battis, 06/03/19, pendant la traite du matin) ;

« [Philippe essaye de récupérer le colostrum de la vache, juste après sa césarienne, afin d'aller nourrir le veau mais elle ne se laisse pas faire] *Aide-moi un peu et caresse-la entre les épaules.* [Je la caresse, elle ne pite⁴³ plus] » (Philippe, ferme des Battis, 05/03/19).

Enfin, toucher l'animal ne se fait pas uniquement dans le cas de manipulations à destination du travail proprement dit, l'éleveur peut caresser l'animal dans le simple but d'y trouver une source de satisfaction, un plaisir, qui semble alors partagé, l'animal ne montrant pas un comportement de retrait ou de fuite. C'était davantage le cas dans les deux petites exploitations que dans les deux plus grosses :

« Chaque jour, Marcel va dans la prairie afin d'aller voir ses bêtes – étant dans un système extensif, il faut parfois marcher plusieurs dizaines de minutes pour tomber sur le troupeau – il appelle ses bêtes : « *Vino Vino. Vino les petites !* ». Elles viennent souvent à sa rencontre, c'est à ce moment-là qu'il lui arrive de les caresser » (JT, 02/05/19, en prairie) ;

« [En prairie, Théo me parle de ses bêtes tout en les caressant. Il m'invite à faire de même] *Tu vois comme elles sont douces ?* » (Théo, 03/05/19) ;

« *Tu peux les brosser, elles aiment bien* » (Marcel, 02/05/19, dans l'étable).

C'est d'ailleurs dans ces deux plus petites exploitations que les vaches adultes se laissaient plus facilement toucher par moi.

Les interactions entre bovins et humains dans ce contexte sont donc particulièrement composées de *stimuli* sensoriels, *via* la vue, l'odorat, le toucher. Cette relation particulière est à la fois faite de chaud et de froid, c'est-à-dire de pratiques s'apparentant à de l'attachement et de pratiques plus détachées mais nécessaires au fonctionnement quotidien et à la survie de l'exploitation. Les sens se révèlent utiles pour prévoir la suite des événements, pour prévenir les risques liés aux conditions biologiques des bêtes, et ce afin de perpétuer l'activité qui repose essentiellement sur la survie et la reproduction du cheptel.

3.3.2. Les substances

L'emploi des sens dans cette profession est intimement relié à une connaissance approfondie des substances biologiques : ce que les bêtes ingèrent et excrètent, les substances corporelles et les

⁴³ « Piter », terme émique signifiant donner un coup de sabot par l'arrière ;

glandes qui les émettent, la bave, les selles. Cette connaissance leur sert par exemple à vérifier leur état de chaleur, à se forger une idée de leur état de santé, à ajuster leur nourriture, *etc.* Dans l'extrait suivant, Nicolas fait un lien entre un besoin physiologique et une émotion : « *Ce qui est sympa aussi, c'est quand elles ont peur elles font caca, et souvent sur moi* » (Nicolas, ferme des Jonas, 14/02/19). Ils interprètent les substances. Il s'agit d'une forme de communication avec leurs bêtes, cela raconte quelque chose sur leur état :

« Nicolas : *Et ça bave, ça bave ...*

Moi : *C'est quoi quand ça bave ?*

Nicolas : *Quand elles se stressent, comme les renards quand ils sont enragés [...]*

Moi : *C'est parce qu'elles ont peur qu'elles sont comme ça ?*

Nicolas hoche la tête de façon à acquiescer » (JT, ferme des Jonas, 14/02/19) ;

« *Je ne vais pas leur remettre de ce grain, elles en ont mangé assez bien, leurs selles sont assez liquides. C'est sur base de ça que tu sais juger son état* » (Nicolas, ferme des Jonas, 15/02/19, dans l'étable) ;

« Chaque jour [...] regarder dans le box, vérifier s'ils n'ont pas la diarrhée. Si c'est le cas, il faut mettre du charbon en poudre dans le lait des veaux » (JT, ferme des Batis, 04/03/19) ;

« *Si on ne nourrit la bête que de tourteau la vache va crever. Diarrhée extraordinaire. Il faut qu'elle rumine. Une vache bien nourrie, elle fait des bouses qui tiennent bien ensemble, sinon des vers [...]* Avec les années moi je le vois » (Marcel, 02/05/19) ;

« *C'est moi qui insémine les bêtes désormais [Moi : Comment tu sais quand il faut les inséminer ?] Elles bavent et se sautent dessus, elles montent à taureau, et puis quand on voit ça, il faut les fouiller et s'il y a un glaire, tu peux y aller* » (JT, ferme des Jonas, 12/02/19).

On peut faire l'hypothèse sans trop prendre de risque que la tendance générale de nos sociétés occidentales est plutôt le camouflage des substances corporelles telles que le sang, l'urine, les excréments, *etc.* Pour l'éleveur, loin d'être source de dégoût, il s'agit là de son quotidien, voire d'un domaine d'expertise. L'éleveur connaît ses bêtes, ainsi que tout ce qui les compose, ce qu'elles ingèrent et ce qu'elles rejettent. Ces substances lui permettent d'établir un diagnostic de leur état. Les déjections constituent également une matière à employer et une source de revenu, en les transformant en lisier et en fumier à destination de l'épandage sur les champs pour favoriser la production de nourriture, souvent à destination des bêtes. Cette connaissance des substances est nécessaire à la poursuite des activités de la ferme et permet une communication sensorielle entre l'éleveur et ses bovins, ce qui entraîne, volontairement ou non, une compréhension plus aiguisée de leurs besoins et de leurs processus biologiques.

À mon sens, les substances sont donc à la fois un élément constitutif de la profession d'éleveur mais également essentiel à la compréhension de la relation entre l'éleveur et ses bêtes.

3.3.3. Au-delà du langage parlé

C'est en apprenant à percevoir ce que les animaux donnent à voir que l'éleveur peut espérer échanger avec eux et ainsi parvenir à travailler avec. Cette communication inter-espèces provient de compétences inscrites dans le corps par l'emploi des sens, se positionnant au-delà du langage parlé. Elle renvoie à la communication telle que définie par Jocelyne Porcher (2002a) comme étant « un échange, intentionnel ou non, de significations entre individus, le fait de mettre ou d'avoir quelque chose en commun, amenant à une modification du comportement d'un ou des acteurs de la communication » (34).

Comme susmentionné, l'éleveur bovin a rarement besoin de mettre en mots cette communication, ce n'est pas pour autant qu'elle n'existe pas. C'est une communication plus proche du sentir, et donc plus délicate à objectiver : « *Celle-là elle est étrange [Moi : « Pourquoi ? »] Je ne sais pas pourquoi. Regarde comment elle regarde* » (Marcel, 02/05/19, en prairie).

Cette communication n'est d'ailleurs pas uniquement à destination des animaux. J'ai également vécu cette expérience sur mes terrains. Je pense que sans cette implication du corps, l'échange avec les éleveurs aurait été quasiment impossible. Ils ne parlent pas énormément, mais ils font beaucoup. C'est par mimétisme que j'ai appris à réaliser le travail d'élevage. J'ai eu droit à quelques consignes mais ce n'est pas par ce canal de communication que j'en ai appris le plus. Ils semblent apprécier quand on fait, quand on arrive à voir ce qu'il y a à faire avant qu'il ne le demande. C'est une compétence valorisée sur le terrain, être autonome, avoir le sens de l'initiative, « avoir l'œil ». L'apprentissage prenait davantage naissance dans le domaine du sentir. J'ai par moment eu l'impression d'atteindre cet art du « langage muet⁴⁴ » mais la durée de mon terrain ne m'a permis que de l'apercevoir : « la maîtrise de ce langage muet ne s'acquiert qu'au prix d'une intense observation et d'une attention constante, sanctionnée au moindre relâchement » (Caratini, 2004: 89). Une immersion plus longue que celle effectuée dans le cadre d'un mémoire pourrait sans doute déboucher sur une analyse plus riche et nuancée de cette communication particulière.

3.4. Un monde mécanisé

Au fil de l'histoire des pratiques agricoles, la machine est venue s'imbriquer dans cet univers partagé. L'omniprésence des machines dans l'agriculture contemporaine est le produit de décisions politiques et économiques historiques. Le système industriel intensif de production animale est resté marginal en Europe jusqu'aux années cinquante, pour devenir moralement acceptable dans les années

⁴⁴ C'est par crainte de briser cet apprentissage du « langage muet » que je me cachais de certains comportements, par exemple caresser les petits veaux. Je n'ai eu que rarement l'occasion de voir les éleveurs caresser leurs bêtes, surtout sur les deux grandes exploitations, c'est donc lorsque j'allais les nourrir seule que je me le permettais, de crainte qu'une potentielle sanction n'en découle.

soixante (Baratay, 2003: 28). C'est à peu près à cette période que le monde agricole s'est mécanisé (Byé, 1979). La machine s'est ainsi insérée dans la normalité des pratiques d'élevage contemporain, œuvrant à les modifier profondément :

« Maintenant ce sont les machines qui font tout. J'ai commencé à la charrue, j'allais avec un cheval [...] En 53 [...] deux chevaux [...] en 70, le tracteur Ford, il y est toujours là, il a cinquante ans [...] la charrue à deux socles ça allait beaucoup mieux, maintenant c'est quatre socles. J'ai suivi tout moi. Puis la moissonneuse lieuse, les batteuses [...] J'ai de la force, je suis un homme fort. Je savais porter cent kilos sur le dos, j'avais quinze ans à ce moment-là. Il fallait monter les ballots à la main sur l'échelle. [...] En 60, on a commencé les ballots [...] on achète une presse pour ballots de dix kilos [...] quinze kilos. On était les seuls à en avoir une. J'allais en faire à tous ceux dans le village. Deux mille ballots l'après-midi » (Marcel, 02/05/19, temps de midi).

Je n'avais pas réalisé l'importance que prenait la machine dans le monde de l'élevage avant de débiter mes terrains. Dans les deux premières fermes, la machine revêt une place majeure. Elle peut aider à produire la nourriture, porter les rations, les distribuer, porter les ballots de paille, les projeter dans les stabulations, nettoyer les hangars, déplacer le lisier et le fumier, *etc.* Avec un nombre plus important de bêtes au sein de l'exploitation, c'est la machine qui prend le relais et qui permet à une seule ferme de produire le travail autrefois réalisé par plusieurs plus petites. Elle a sans aucun doute sa part de causalité dans le phénomène de concentration des exploitations agricoles. Cependant, elle joue également son rôle dans les petites fermes, même si les tâches y sont beaucoup moins mécanisées : le transport du bétail, de l'eau, de la paille et de la nourriture, la production de ces dernières, sont des tâches réalisées par l'humain en compagnie de la machine : « Chez Philippe, il ne doit plus se réveiller la nuit pour les vèlages. Il a une caméra qui couvre toute l'étable et qu'il peut regarder depuis son lit [...] *Maintenant on utilise le quad pour repousser les vaches au champ* » (JT, Philippe, 06/03/19).

Se retrouvant dans toutes les activités de la ferme, la machine y est autant centrale, autant omniprésente et manipulée que les animaux. Elle représente également un coût : on doit s'en occuper, l'entretenir. À cause d'une simple panne, le bon fonctionnement de la ferme peut se retrouver compris, voire complètement à l'arrêt :

« Je dois faire en sorte de rapidement faire réparer le tracteur sans quoi je ne pourrais pas amener Angèle [sa vache] à l'abattoir [...] ça doit être fait pour mercredi » (Théo, 04/05/19, à la maison) ;

« Il est important de bien s'entourer [...] son mécanicien [...] vient d'une famille d'agriculteurs. Ça leur donne du crédit, vu qu'ils viennent du milieu, ils savent ce que c'est. Ils savent se plier aux horaires [...] s'il arrive avec sa machine, le mécanicien sait que s'il ne le prend pas

directement il va être coincé pour sa journée, il ne saura pas travailler et donc pas nourrir ses bêtes et ça il ne peut pas se le permettre » (JT, ferme des Jonas, 12/02/19, chez le mécanicien).

Il faut tout de même nuancer le caractère indispensable de la machine dans le métier d'éleveur, ce n'est pas le cœur de la ferme. Une ferme sans machine peut fonctionner – même si cela devient complexe en tenant compte des impératifs de rendement actuels du système industriel. En revanche, une ferme sans animaux n'a pas de sens.

Les changements qui poussent à la mécanisation ne sont pas uniquement internes au milieu agricole. Prenons la voiture : elle a considérablement modifié le paysage et les habitudes de notre société, forçant les éleveurs à utiliser des bétailières, c'est-à-dire une remorque à bestiaux :

« Avant, j'avais vingt laitières [...] Je les conduisais et allais les rechercher, ça faisait quatre fois le chemin à faire par jour. Je ne me souviens plus de comment je faisais. C'était du travail [...] ça devenait difficile sur la fin avec les voitures [...] les gens n'ont plus de patience, ils ne savent plus ce que c'est [...] jusqu'au jour où une femme a toqué dans une de mes vaches lorsque je faisais le chemin [...] elle lui a cassé une patte, on a dû la réformer. [...] j'ai dû aller au tribunal, c'est moi qui ait dû payer pour sa voiture [...] j'ai arrêté de faire du lait [...] maintenant j'utilise la bétailière pour les déplacer » (Marcel, 02/05/19).

La machine est un outil de travail qui s'est imposée comme intermédiaire entre l'éleveur et ses bêtes, mais ne constituerait-elle pas également un tampon, agissant comme inhibiteur de liens entre êtres vivants ? Est-ce que la mécanique limite le contact avec l'animal ? Est-ce que l'incursion de la machine dans les pratiques agricoles est davantage une cause ou un effet d'une scission de la relation entre l'animal et l'humain ? L'emploi de la machine a-t-il joué un rôle dans la perception de l'animal comme animal-machine ou dans sa « mécanisation » en pratique ?

3.5. Le quotidien rituel

« On travaille avec du vivant ! » est une phrase qui est régulièrement revenue dans les mots de mes informateurs. « Avec du vivant », ce qui sous-entend donc pas juste avec un produit ou une machine. C'est cette particularité qui fait que, même si les tâches se répètent, ce n'est jamais deux fois la même chose : les bêtes sont des êtres vivants avec lesquels il faut composer, s'adapter, s'ajuster. Tous les matins, tous les soirs, tous les ans, les gestes posés sont globalement les mêmes, une routine s'installe, leur quotidien étant constitué d'actions récurrentes, telles que nourrir, soigner, déplacer, *etc.* Mais les éleveurs bovins n'ont pas le temps de s'ennuyer pour autant : ils travaillent avec du vivant, avec des êtres grandissants et en constant renouvellement. Pour ce faire, chaque éleveur développe son propre rituel, qui s'adapte au fil des saisons, du troupeau, des imprévus :

« *Je viens voir tous les jours [...] J'en ai eu deux de crevées, il suffit de ne pas venir un jour donc j'ai pris l'habitude de venir tous les jours [...] Et on marche tous les jours, on va les voir mais ça fait du bien de faire une petite balade tous les jours* » (Marcel, 06/05/19) ;

« *Picotin, foin, rien de cassé, tout vérifier, eau propre, pas de problème, voilà c'est bon* » (JT, ferme de Théo, 07/05/19, résumé de ma matinée).

Le vivant n'est pas stable, immuable, complètement prévisible. Même en essayant de le contraindre par divers dispositifs – enclos, stabulations, séparation des vaches et des taureaux – il comporte toujours de l'incertitude, avec laquelle l'éleveur doit composer.

L'animal et l'humain partagent un même espace de vie et de travail ainsi qu'une même temporalité, bien que cela ne soit certainement pas vécu et ressenti de la même façon par l'un et par l'autre. La relation dont il est question dans ce travail est donc une relation du quotidien qui prend forme dans un espace-temps partagé, vécu, mais rarement mis en parole.

De manière plus globale, la ferme se trouve donc au croisement d'un monde partagé animal-humain. La frontière, la séparation entre l'humain et l'animal semble ici remise en question. Peut-on encore faire une distinction entre monde animal et monde humain à ce stade ? Est-ce que l'habitation de cet espace par l'animal en fait un monde animal, ou est-ce que la création de cet espace par l'humain en fait un monde humain ? Peut-on tracer – cela a-t-il même un sens – une scission entre les deux ? J'ai l'impression d'assister chez l'éleveur à un effacement d'une distinction nette entre animaux et humains, habituellement opérée dans nos sociétés occidentales.

4. Perceptions et représentations animales

Comment l'éleveur se représente-t-il les bêtes de son troupeau ? Comme montré précédemment, l'éleveur entretient une relation particulière avec ces dernières, mais existe-t-il des différences d'une bête à l'autre ? Alors que l'industrialisation de l'élevage pousse à concevoir l'animal tel une machine (Porcher, 2002), mes terrains ont montré une facette bien différente de la réalité : les éleveurs semblent avoir une perception de l'animal comme un être pourvu d'intelligence, de sensibilité, d'une intériorité propre. Dans cette partie, il sera question d'interroger la perception qu'a l'éleveur de ses bêtes : « À la question « Qu'est-ce qu'un animal pour un humain ? » il y a manifestement de nombreuses réponses. Ceci nous renvoie à une dimension peu prise en compte [...] qui est celle de la situation présente, de l'ici et maintenant contextualisé de l'interaction » (Delfour & Servais, 2012: 4). Il en va de même pour la représentation que se fait l'éleveur du bovin, qui va dépendre du contexte et qui n'est pas homogène en tout temps et en tout lieu. Cette représentation semble osciller entre une distinction et assimilation.

4.1. Animal et humain : entre distinction et assimilation

Sur le terrain, en fonction du contexte, les éleveurs ne vont pas s'exprimer de la même façon face à l'ensemble de leurs bêtes et d'un individu du cheptel à l'autre. Cela traduirait-il une perception différente de l'animal ? Parfois de manière plus proche de lui, faisant partie d'un même tout et d'autres fois, plus distancié, où la relation de domination se ferait davantage ressentir ?

D'une part, la distinction entre l'humain et l'animal, qu'elle soit éthique ou émique, semble partagée par les individus. Comme l'a montré Roué (2002), la sur-domestication de la nature en Occident serait à « l'origine d'une image de pouvoir » de l'éleveur, qui instaure un rapport de domination, de subordination de l'humain sur l'animal (37). Cette distinction semble pourtant essentielle dans la mesure où elle justifie la mise à mort de l'animal et donc l'ensemble de la profession : « Il apparaît on ne peut plus clairement que c'est l'idée même de différence qui justifie *a priori*, dans son principe, l'appropriation des animaux » (Burgat, 2002: 17).

Sur mon terrain, la binarité lexicale est de mise. S'il m'arrivait de dire : « la vache est enceinte », « elle va accoucher », « On va voir les bébés », ils me reprenaient : « elle est pleine », « mettre bas » et « les petits veaux ». Ou encore lorsque je disais : « elle va mourir » ou « on va la tuer », ils corrigeaient : « elle va partir à la réforme », « elle va être réformée ». Il m'a semblé qu'il s'agissait avant tout pour les éleveurs d'une manière de maintenir une différence de statut entre humain et animal, même si ce qui était désigné était, dans le fond, la même chose. Bien que ce dont je parlais leur apparaissait clairement, ils tenaient à reformuler mes propos, réaffirmant ainsi cette « binarité dont la fonction première n'est pas de décrire, mais d'élargir le fossé entre l'humain et l'animal » (Midgley, 1988 cité par Kohler, 2012: 158).

Cependant, cette distinction, qui consacre la primauté de l'éleveur, semble par moment s'effacer dans le quotidien. En effet, l'élevage intègre la différenciation et la hiérarchisation de l'humain et de l'animal tout en faisant appartenir ceux-ci à un même tout. Les éleveurs font ainsi parfois part de certains aspects communs, physiologiques par exemple : « *Elle ne va pas bien [Il prend un thermomètre et lui enfonce dans le rectum]. Elle fait 34,9 C° au lieu de 38 C°. C'est comme nous [...] Les vaches c'est comme nous, en cette saison. Elles ont de la fièvre, elles toussent* » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19).

4.2. Reconnaissance d'une individualité et attachement

Plusieurs éléments de terrain semblent montrer que les éleveurs bovins reconnaissent une individualité à leurs animaux de ferme. Ils parviennent à reconnaître – à quelques exceptions près dans les grandes exploitations – chaque individu du cheptel.

Dans la ferme de Théo, le taureau ainsi que les vaches sont appelées par des prénoms, tels que « Angèle », « Diabliesse », « Magalie », exceptés les génisses⁴⁵ et les veaux. Théo dit ne pas vouloir

⁴⁵ Une génisse est un la femelle de l'espèce bovine n'ayant pas encore mis bas.

donner de prénom à ces derniers afin de ne pas s'y accrocher tant qu'il n'est pas certain que le bovin va rester au sein de l'exploitation. Il sous-entend donc ici que leur donner un nom le lie à l'animal.

Dans la ferme de Marcel, les bêtes ne portent pas de prénom, il ne les appelle pas pour autant par leur numéro⁴⁶, mais je l'ai surpris à leur attribuer de petits surnoms, qu'il donne à l'une comme à l'autre de manière affectueuse pour les appeler : « *Puis les boucles ça coûte 20 euros, y a une puce maintenant, moi je n'ai pas besoin de ça, je les reconnais* » (Marcel, 02/05/19, en consultant ses factures)⁴⁷.

Au sein des deux plus grosses exploitations, on n'attribue pas non plus de prénom aux bovins, on les désigne par leur numéro de boucle, excepté les taureaux de la ferme des Jonas, prénommés John, Fitzgerald et Kennedy. La ferme des Battis possède également des taureaux mais uniquement pour l'engraissement – ce n'est pas le cas chez les Jonas qui n'ont pas assez d'espace pour ça – procédant uniquement à l'insémination artificielle, il ne possède plus de taureau pour la reproduction. Il n'y a donc vraiment aucun bovin sur l'exploitation des Battis possédant un prénom. Néanmoins, en bouclant un veau, Philippe m'a montré une de ses petites manies : derrière chaque boucle il note à l'indélébile le numéro de la mère et le nom du taureau ayant donné son sperme, nom que l'on retrouve dans le catalogue de semences⁴⁸. Ce dernier exemple montre bien la volonté de retracer la lignée du bovin mais également de reconnaître l'individu et de le replacer dans sa généalogie. Bien qu'il se puisse que la finalité de cette pratique soit la réforme de la bête – le traçage assurant la qualité de production – est-ce là l'unique but ? Qu'est-ce que cela implique pour la relation ? La plupart du temps, Philippe connaît le numéro de la boucle avec lequel il désigne chacune de ses bêtes mais il sait également qui est le taureau et la vache à l'origine de sa conception sans consulter le revers de la boucle. Je pense donc que cette pratique d'écrire à l'arrière de la boucle est davantage un aide-mémoire nécessaire vu le nombre de bêtes présentes dans son exploitation. Ce n'est donc pas parce que les bêtes n'ont pas de nom qu'elles ne sont pas reconnues :

« Les Jonas peuvent reconnaître leurs vaches, ils les nourrissent à la tête. Ils savent quelle portion chaque bête doit avoir. On les attache aux cornadis⁴⁹, puis, lorsqu'elles sont attachées, certaines auront plus que d'autres » (JT, ferme des Jonas, 13/02/19) ;

« [Moment sur le site 2, dans l'étable d'une centaine d'individus : décharge des vaches ayant vêlé et charge des vaches pleines prêtes à vêler]

⁴⁶ Qui réfère au numéro présent sur les boucles d'oreilles des vaches.

⁴⁷ Travaillant exclusivement tout seul, il est possible que Marcel n'ait pas d'intérêt à dénommer individuellement ses bêtes car il n'a pas besoin de les désigner à des personnes extérieures, comme c'est le cas au sein des autres fermes.

⁴⁸ Un catalogue de semences bovines existe pour les inséminations artificielles, dans lequel l'éleveur peut choisir le ou les spermes qui serviront à inséminer ses vaches, en fonction de critères mentionnés.

⁴⁹ Système placé entre les bacs de nourriture et les bovins afin de limiter leur mouvement au moment de s'alimenter.

Jacques : *C'est laquelle ça ?*

Nicolas : *C'est une grosse bleue avec des cornes, une charogne.*

Jacques : *Et la 6532 ?*

Nicolas : *C'est la laide fine, là, qui te regarde [...] La 2310 ? Elle a vélé y a un an, c'est une toute noire.*

Jacques : *Il la faut aussi [...] Toi, t'es qui ?*

Nicolas : *C'est la 9231, c'est une mixte* » (JT, ferme des Jonas, 13/02/2019).

Bien que la distinction et la reconnaissance individuelle s'avèrent plus compliquées dans les grosses exploitations, les éleveurs n'y considèrent pas pour autant leurs bêtes comme une masse uniforme. Ils sont loin de les traiter « par lots et de manière indéterminée » (Larrère & Larrère, 1997, cité par Lamine, 2006: 13). Ils ont tous des histoires à raconter, des préférences. Cette reconnaissance semble néanmoins s'estomper en fonction du nombre de bêtes toujours croissant au sein des grosses exploitations :

« À 80% je sais dire quel est leur numéro en voyant leur couleur » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19).

Cette reconnaissance des individus du cheptel se base sur une histoire partagée, sur le vécu des bêtes avec lesquels ils ont eu des échanges et des histoires qui changent de l'ordinaire, qui se distinguent des routines quotidiennes. Un élément qui me semble intéressant, c'est que j'ai eu l'impression que dans les deux plus petites exploitations ils ont tendance à évoquer les « bonnes bêtes », les qualifiant de « gentilles », de « bonnes mères », alors que dans les deux plus grosses il était davantage question de parler des « bêtes à problèmes ». N'y a-t-il pas quelque chose de cocasse dans le fait qu'une bête ayant un fort caractère ou ayant posé des problèmes à l'éleveur par son comportement ou par sa santé, c'est-à-dire qui sort des critères désirés pour la production, soit justement celle qu'on retient et dont on reparle dans les grosses exploitations ?

« La 7012, c'est une fichée S, comme le terrorisme haha [...] elle m'en a fait voir. Elle a essayé de me charger une fois [...] celle-là aussi c'est une fichée S ! C'est une charogne, elle s'est enfuie à plusieurs reprises [...] J'ai dû courir pour la récupérer » (Nicolas, ferme des Jonas, 13/02/19, dans l'étable) ;

« [Nicolas observe une vache] Ça va toi ? Celle-là, c'est une qui a toujours eu tendance à avoir beaucoup de problèmes. Celle-là, elle est drôle aussi, là, la noire, elle n'a jamais voulu boire du lait. Il a fallu lui donner de la poudre. Y a des drôles parfois comme ça. Espérons qu'elles aillent » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19) ;

« Tu vois celle-là ? Son épaule, comme elle dépasse ? Elle s'était ouverte avec la clôture. On l'a recousue mais c'est resté comme ça » (Philippe, ferme des Battis, 05/03/19).

L'éleveur développe avec le temps une connaissance des bêtes en rapport à leurs différences physiques ou leurs antécédents. Les complications, qui demandent encore davantage d'implication auprès de l'animal, sont aussi ce qui crée du lien, de l'attachement :

« [Il remet du lait en plus à un veau qui ne boit pas bien]

Philippe : *Je l'aime bien celui-là.*

Moi : *Pourquoi ?*

Philippe : *Il était tout petit.*

Moi : *Et il a bien grandi ?*

Philippe : *Il est en bonne route »* (JT, ferme des Battis, 05/03/19).

Malgré une mort certaine programmée et prévue à la fin du processus de production, les éleveurs s'attèlent à ce que leurs bêtes aillent bien, ils prennent donc soin de celles-ci et s'y attachent avec le temps. Ils connaissent leurs traits de caractère ainsi que leurs préférences, de nouveau, loin de la conception d'une masse homogène :

« Il va falloir encore un peu de temps pour l'amadouer celle-là, elle chotte encore bien [...] Celle-là elle est sage, tu peux y aller [Il me fait poser la machine de traite aux vaches en qui il a confiance] » (Lucas, ferme des Battis, 06/03/19, dans la laiterie) ;

« Fais attention, celle-là elle pite encore bien quand elle mange. Elle, là, aussi, c'est sa sœur [...] » (Marcel, 07/05/19) ;

« Oui [...] il y a des connasses qui le restent, ça dépend le caractère » (Philippe, ferme des Battis, 06/03/19) ;

« Tu es un curieux toi » (Théo, 08/05/19) ;

« Elles mangent d'abord ce qu'elles aiment bien. [...] Celle-là elle est vaillante mais méfie-toi de ses cornes » (Marcel, 03/05/19) ;

« Elle n'aime pas tant que ça ce foin-là, ce sont des grandes filasses [...] Je vais leur mettre un nouveau ballot vu qu'elles n'aiment pas. Il a l'air meilleur, là elles n'aiment pas les grands machins, m'enfin c'est qu'elles n'ont pas idée. Y sent bon pourtant » (Marcel, 03/05/19).

La connaissance et la reconnaissance de chaque bête est apparue plus prégnante sur les plus petites exploitations, où chaque animal est reconnu plus souvent et avec davantage de détails. De plus,

les éleveurs y identifient également le tissu social du cheptel et suivent l'état et l'évolution de la place de chacune dans la hiérarchie. Cette hiérarchie est plus difficilement palpable dans les exploitations plus importantes à cause de la structure de l'espace et des séparations formelles opérées par catégories, et ce dès la naissance, au sein du cheptel. Cette perception différenciée de la hiérarchie, donc des relations entre les animaux, a-t-elle un effet sur la perception de l'animal ? Une moindre perception de cette hiérarchie au sein du cheptel, et donc une moindre perception de la capacité de ces animaux à tisser des relations complexes, peut-elle être la source d'une moindre capacité des humains à créer une relation complexe avec ces derniers ? Plus encore, le système industriel intensif influe sur la relation entre les bêtes elles-mêmes⁵⁰, que ce soit par l'augmentation de la taille des troupeaux ou bien par le taux de renouvellement des bêtes toujours croissant. En limitant les possibilités pour les animaux de créer des liens entre eux, ce système ne limiterait-il pas la possibilité de créer des liens entre humains et animaux ? Par exemple, ces deux extraits dans lesquels Théo reconnaît la complexité du tissu social de son cheptel seraient-ils encore possibles dans un élevage industriel, sachant qu'une vache n'y passe pas plus de six ans et que les veaux restent entre eux et ne se socialisent pas avec les génisses et les vaches :

« Elle, c'est la chef du troupeau, avant c'était Angèle, elle a neuf ans mais elle lui a cédé la place » (Théo, 03/05/19) ;

« Ça, là, c'est une génisse mais peut-être que dans la structure sociale on lui a confié la garde des veaux » (Théo, 04/05/19, moment partagé avec les vaches en prairie) ;

« On va renforcer ici parce qu'elles sont face à l'autre troupeau et elles peuvent avoir envie de se voir mais aussi de se rejoindre. Elles peuvent sauter la barrière. Si elles sentent l'excitation elles peuvent casser la barrière [...] Celles qui sont les plus attirées par l'autre troupeau c'est elles qui étaient encore dans l'autre troupeau il y a trois semaines. [...] Donc il faut bien solidifier la clôture à cet endroit. Il faut trouver la perte de courant » (Théo, 04/05/19, en prairie).

Selon ces observations, on est donc loin de la représentation commune d'un animal, d'une simple machine ou encore d'une masse de ressources à destination de la production animale. Les bêtes sont chacune perçues comme dotées d'une individualité propre, et même si dans les exploitations plus importantes l'ensemble des individus n'est pas entièrement reconnu, comme c'est le cas dans les fermes comportant moins de bêtes, l'individuation de l'animal et la reconnaissance de son intelligence est présente sur l'ensemble de mon terrain.

⁵⁰ « Les animaux d'élevage sont-ils en voie de disparition ? », Sciences Humaines Mensuel N° 134 - Janvier 2003 https://www.scienceshumaines.com/les-animaux-d-elevage-sont-ils-en-voie-de-disparition_fr_2830.html, consulté le 19/10/20.

En effet, les éleveurs reconnaissent l'intelligence de leurs bêtes, ils en font état dans leur discours mais également dans la pratique en leur conférant une intentionnalité, en prenant en considération leur mémoire, leur capacité à se souvenir, par exemple pour comprendre vers où elles se dirigent et ainsi les orienter. Douer l'animal d'intentions, et plus particulièrement chaque individu d'une intention qui lui est propre, permet à l'éleveur d'ajuster son travail à leur comportement et ainsi d'anticiper les potentiels problèmes qui pourraient advenir que ce soit pour lui ou pour sa bête. En attestent par exemple ces deux observations de Nicolas :

« [Il retire les barres pour que les taureaux ne soient pas étranglés dans leur nouveau box] *Il n'y a pas besoin de les enlever toutes, ils sont assez malins pour aller où ils sont à l'aise* » (Nicolas, ferme des Jonas, 14/02/19) ;

« [Je rigole. Nicolas me demande pourquoi je ris]

Moi : *Elles me font rire. Pas toi ?*

Nicolas : *Parfois, une fait une connerie, c'est comme des gamins. Elles font une connerie, tu les regardes, elles changent de tête* » (Nicolas, ferme des Jonas, 13/02/2019) ;

« [On arrive en Jeep, il se gare en face des mangeoires, il reste dans la voiture et me dit de ne pas sortir. Il les observe attentivement] *Elles sont malines. Elles font exprès de ne pas monter à taureau quand on les regarde* »⁵¹ (Nicolas, ferme des Jonas, 13/02/19).

Comprendre l'animal en le dotant d'intention, c'est aussi se mettre à sa place. Il est prévisible tout en étant imprévisible, ce qui résume le travail avec le vivant. Se mettre à la place de l'animal, c'est tenter de le comprendre et de supposer ses intentions, c'est reconnaître son intelligence propre également : « La majorité des éleveurs sont convaincus que leurs animaux sont intelligents, qu'ils ont des émotions, qu'ils comprennent leurs éleveurs et bien plus encore qu'ils les aiment, et qu'éleveurs et animaux partagent un monde commun » (Porcher, 2005: 5). Avec le temps et l'expérience, cela facilite le travail avec l'animal, mais est-ce là une réflexion consciente ou le résultat du partage de ce monde commun, d'un quotidien qui fait percevoir et apprendre cette intelligence, cette individualité des bêtes à l'éleveur ? Prenons cet extrait : « *J'ai remarqué que quand Jack est derrière, elle reste plus calme [...] elle pense peut-être que c'est son veau* » (Philippe, ferme des Battis, 06/03/19, après la césarienne). Philippe a remarqué qu'après la césarienne, lorsqu'il veut traire le colostrum pour aller nourrir le veau, la vache est plus calme lorsque le chien se trouve derrière. À quoi lui sert cette information ? Cette réflexion semble lui venir de l'expérience accumulée en compagnie des bêtes. Il a

⁵¹ Selon Nicolas, elles tentent de dissimuler leur état de chaleur à l'éleveur pour éviter les procédures qui s'en suivent, c'est-à-dire, insémination, changement de groupe, etc.

remarqué que lorsque le chien était là, cette vache était plus calme, il s'est alors mis à sa place pour tenter de comprendre pourquoi.

Il me semble également intéressant de relever que certains éleveurs que j'ai observés attribuent les mêmes qualités ou défauts aux humains et aux bêtes de leur cheptel. Ainsi, au même titre qu'une « bonne bête » est une bonne travailleuse, c'est-à-dire qu'elle remplit les critères qui permettent à l'éleveur de faire du bon travail, un « top mec », c'est un bon travailleur. Ce qu'ils valorisent chez leurs bêtes, c'est-à-dire le travail, ils le valorisent également chez les humains :

« Michel, c'est un top mec [...] C'est un homme très simple, très modeste [...] Il est cool, toujours prêt à rendre service. Il préfère être avec des gens comme lui. Par exemple, une fois avec mon frère on n'avait plus de semences, on l'appelle. Il avait congé et il habite à Septon, ce n'est pas la porte à côté. Bah il est venu. Très chic, très serviable. Là il devient vieux mais quand il aura sa pension je lui ferais un hyper cadeau pour ses services. Son fils par contre c'est un gros faisandier. Le père ce n'est peut-être pas le plus intelligent mais c'est un énorme bosseur et il est bon dans son métier. Son fils, il a plus de diplômes mais ce n'est pas un bon bosseur, il n'est pas bon dans ce qu'il fait [...] Son père, les gens comme ça, ils m'inspirent. S'ils ont pu le faire nous aussi » (Nicolas, ferme des Jonas, 15/02/19) ;

« C'est un vaillant celui-là [parle d'un garçon du village] un travailleur, on en a encore, heureusement » (Marcel, 03/04/19).

Si dans les discours et les pratiques des rapprochements sont donc constamment opérés entre l'animal et l'humain, il arrive, *a contrario*, que leur distinction soit par moment réaffirmée en renvoyant l'animal à la fonction qu'il occupe dans la chaîne de production du secteur : une matière première viandeuse. Mais loin de s'opposer, ces deux réalités semblent cohabiter : « Dans ces représentations le statut des animaux comme êtres vivants domestiques (ils bougent, ils sont calmes, ils jouent entre eux etc.) en relation avec les humains, coexiste avec celui du futur aliment (parce qu'un animal est calme et non stressé, sa viande sera bonne) » (Lamine, 2006: 9). Une vache qui s'engraisse, c'est aussi une vache qui va bien, qui est en bonne santé. L'éleveur veut que sa bête aille bien autant pour la bête elle-même que pour le rendement de sa future viande. Il n'a aucun intérêt à ce que ses bêtes se portent mal. La garantie d'une bête qui va bien, c'est une bête qui prend du poids, qui produit bien. La frontière est étroite, voire inexistante :

« [Nicolas montre son assiette de carbonnades à l'une des vaches] Tu veux une vision de toi dans l'avenir ? » (Nicolas, ferme des Jonas, 16/02/19, pendant le repas de midi, rapidement mangé dans le coffre de la voiture lors du nettoyage trimestriel de l'étable) ;

« J'ai mis ma bête à l'abattoir ce matin. J'aurais pu la garder un mois de plus. Elle devenait belle sur la fin, on voyait le gras apparaître sur le haut du dos » (Théo, 08/05/19, en prairie) ;

« *Ça leur va, elles ont déjà fait des kilos [...] Elles sont déjà belles, elles sont bien. Tu ne les reconnaîtras plus d'ici fin de saison. Elles vont prendre 50 kilos* » (Marcel, 03/05/19) ;

« [Théo tape sur la cuisse d'une bête] *Elle est bien conformée [...] C'est une belle pièce [...] bien conformée* » (Théo, 03/05/19).

Dans la ferme de Théo, qui revend sa viande de manière directe, faire goûter le produit fini est un point de passage obligé pour faire part du système d'élevage qu'il préconise : « *Il insiste pour me faire goûter sa viande, me demande comment elle goûte [...] est heureux d'avoir des retours positifs* » (Théo, 06/05/19). Lorsqu'ils invitent des amis à lui pour manger, il est fier de montrer ses bêtes et de leur faire goûter sa viande afin d'obtenir des retours sur sa production. Ce faisant, il partage sa passion pour l'ensemble de sa profession. Le résultat de tout ce travail, c'est aussi le résultat du travail de l'animal, ce qui, d'une certaine manière, justifie sa mise à mort. Parler de sa bête à travers la viande, est-ce là une manière de la garder en vie ?

Dans la société de consommation actuelle, qui allonge la chaîne de production en intégrant des acteurs intermédiaires comme les supermarchés, il semble que le travail des agriculteurs qui précède l'aliment produit soit invisibilisé. Il en va de même pour l'animal à l'origine de la viande (Burgat, 2017). Le système conventionnel semble déconnecter le consommateur du travail de l'éleveur et, d'autre part, de son côté l'éleveur n'a pas de retour sur son travail et son produit fini, ne voyant pas ce qu'il advient de ses bêtes au-delà de l'abattoir, ou du lait pour la production laitière :

« Au moment du déjeuner, Lucas regarde sur l'emballage des yaourts l'adresse de l'entreprise d'où ils proviennent afin de voir si c'est l'un des acteurs intermédiaires à qui ils revendent leur lait [...] Cela semble un moyen de retracer l'origine du produit afin de voir si leur production peut potentiellement s'y retrouver » (JT, ferme des Battis, 06/03/19, moment du repas de midi).

4.3. Et l'humain créa l'animal

Comme on l'a vu, l'environnement modèle l'animal, et l'humain est désormais en grande partie créateur de cet environnement. L'élevage crée un animal qui correspond à ce qui est attendu de lui dans ce contexte particulier. En élevage, les bêtes qui sont rapidement envoyées à la réforme sont celles qui ne correspondent pas aux critères de production de l'éleveur, et l'industrialisation du secteur, qui touche davantage les exploitations intensives, pousse à durcir ces critères : « Placées dans une situation de dépendance artificielle, empêchées de se constituer en communautés solides, les vaches étudiées présentent un comportement très homogène d'autant que les « déviantes » ne passent généralement pas l'été » (Kohler, 2012: 171). Les bêtes sont donc considérées comme bonnes ou mauvaises en fonction des critères établis par l'éleveur et plus largement par le type d'élevage. Prenons cet extrait de Nicolas : « *Cette génisse-ci quand elle était petite c'était une des plus belles bêtes que j'ai eues mais elle est un peu molle [...] Les charognes, ce sont les mieux parce que quand il faut manger elles ont le dessus* »

(Nicolas, ferme des Jonas, 14/02/19). Le terme « charogne » employé ici désigne un animal vif, voire agressif, prêt à se battre pour avoir accès à l'alimentation et donc apte à s'engraisser pour devenir une « bonne bête de réforme ». Or, dans les plus petites fermes c'est la docilité qui est davantage recherchée, valorisée. Considérons ce contraste marquant entre la représentation du Blanc Bleu Belge dans la ferme de Nicolas et dans celle de Marcel : « [Moi : *Pourquoi les petits veaux sont-ils tout seuls ?*] *Les abris ne sont pas adaptés et puis les Blanc Bleu Belge n'ont pas vraiment d'instinct maternel. 20% ne voudront pas se faire téter et 40% ça sera la croix et la bannière pour y arriver* » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19). Dans cet élevage, la Blanc Bleu Belge est perçue comme n'ayant pas d'instinct maternel, elle ne sait pas s'occuper des petits et ne produit pas de lait. Nicolas explique cette situation par l'infrastructure mais également par l'animal en tant que tel. Or, dans la ferme de Marcel, ses Blanc Bleu Belge s'occupent de leur veau. Certes, il faut les encadrer, les surveiller, mais ce sont bien les vaches qui vont élever les petits, pas l'éleveur. Cet exemple montre bien comment l'animal devient ce que l'environnement, la ferme et les éléments qui la composent, permettent ou suggèrent qu'il soit, ainsi que la manière avec laquelle la représentation de l'éleveur de l'animal construit ce dernier. Tout comme l'a montré Vinciane Despret (2009) pour les expérimentateurs face aux rats de laboratoire, les éleveurs construisent l'animal, ses caractéristiques et ses capacités, tels qu'ils le perçoivent : une ressource, un partenaire, un être vivant sensible, *etc.* L'animal de rente est un construit de l'élevage dans lequel il a vu le jour, mais pas seulement, c'est également un construit émanant de structures plus larges, comme la section suivante le montrera.

4.3.1. Une date de péremption du vivant

La société contemporaine a créé une bête d'élevage comportant une date de péremption. La relation est écourtée, les animaux partent de plus en plus vite à la réforme (Porcher, 2002: 115). En effet, dans les fermes industrielles, les vaches sont réformées après six ans de vie en moyenne :

« Une des plus vieilles vaches elle doit avoir sept ans, souvent elle ne va pas jusque-là. On a une prime pour les vaches allaitantes jusqu'à leurs six ans, après ça s'arrête. De plus, au-dessus de six ans les marchands les achètent beaucoup moins cher [...] Le plus intéressant si elle dépasse les six ans c'est de refaire un veau » (Nicolas, ferme des Jonas, 13/02/19).

Le système, *via* des incitants financiers limités dans le temps et des pratiques commerciales, fait en sorte que les bovins partent à la réforme après six ans, l'agriculteur a donc moins intérêt à garder une vache au-delà de cette durée s'il veut bénéficier de cette prime afin de perpétuer son activité. Néanmoins, les exploitations plus traditionnelles, dans mon cas les deux plus petites fermes que j'ai observées, ne semblent pas influencées par cette contrainte. Le fait de disposer d'un cheptel plus petit à gérer rend-il l'éleveur plus autonome ?

« [Moi : Tu gardes combien de temps tes vaches ?] Dix ans. La plus vieille que j'ai eue elle est allée jusqu'à vingt-et-un ans. On n'avait pas de césarienne avant. Elles vêlaient toutes seules.

Maintenant, après cinq ou six césariennes, elles sont foutues. Puis maintenant il y a les primes, après six ans c'est fini. Donc, c'est ça la durée d'une vache. Mais dans les petites fermes c'est différent. On peut les garder si on les aime. Je vais voir dans mon registre [il sort son registre de sa garde-robe]. De 2008, il y en a deux qui ont dix ans. Tant qu'elles sont pleines et qu'elles font de beaux veaux, je les garde. C'est de celles que j'aime bien » (Marcel, 02/05/19) ;

« [Moi : *Tu les gardes combien de temps tes bêtes ?*] *Huit, neuf ans, parfois dix ans. J'en ai une de treize ans. La politique a favorisé les Blanc Bleu Belge intensives [...] cette bête-là elle a neuf ans et elle est déjà à quatre césariennes, c'est une perte* » (Théo, 03/05/19).

La durée de vie de l'animal est donc limitée en fonction de critères utiles à la poursuite de la production et donc de l'exploitation, tels que sa capacité de reproduction, mais également l'accès à des subsides qu'elle permet. Les évolutions techniques – ici, la pratique de la césarienne – viennent modifier ces critères et donc *in fine* la durée de vie de l'animal. L'intérêt du système agricole contemporain n'est pas de garder une bête sur le temps long, il laisse donc moins place à la construction d'une relation, qui plus est en favorisant les exploitations de grande taille ainsi que le renouvellement rapide du bétail.

4.3.2. Le cas des cornes

J'ai pu observer une autre différence majeure entre les deux premières fermes et les deux dernières dans la manière de traiter un élément du bovin : les cornes. Dans les plus grandes exploitations, les cornes de l'animal sont coupées pour éviter des heurts entre animal et humain lors des manipulations, ou entre animaux. Les éleveurs ont désormais l'obligation d'endormir l'animal pour effectuer cette coupe⁵² – ce qui représente un coût supplémentaire. À l'opposé, au sein des deux autres fermes, les cornes ne sont pas coupées car, le système extensif leur permettant de conserver les bêtes en prairie à la saison d'été et attachées dans l'étable à la saison d'hiver, elles représentent moins une source de risques. Cette pratique de la coupe semble pourtant totalement ancrée dans les normes au sein du milieu industriel :

« *Sur le marché, une bête avec des cornes c'est vingt-cinq euros de moins. Ils ne le disent pas mais moi je le sais de mon beau-frère [...] Au début elles stressent puis à la fin elles se rendent compte que c'est bien pour elles, qu'elles sont mieux comme ça* » (Nicolas, ferme des Jonas, 14/02/19) ;

« *On ne peut plus les faire sans les endormir, les écorner. Ils sont malades, ils ne savent pas ce que c'est [...] ils devraient se faire tanner [frapper] [...] Ils nous tiennent par les primes [...]*

⁵² Pour en savoir plus : Art. D.37. § 1er. « Aucune intervention douloureuse sur un animal ne peut être effectuée sans anesthésie » : http://bienetreanimal.wallonie.be/files/documents/BEA-code-web.pdf?fbclid=IwAR3O7oRPzVGcuKZWOj7W2N1ICYI_hWylcm5Be4dhF-TE-0IFlz5-m2L_qUQ, consulté le 19/10/20.

C'est honteux, honteux, honteux. On ne sait rien y faire en attendant » (JT, Michel, vendeur de produits agricoles, 15/02/19) ;

« C'est toujours les mêmes qui payent [...] On est dans une réalité de terrain qu'ils ne connaissent pas. Les écorner ce n'est jamais agréable mais quand il n'y a pas le choix ... » (JT, Nicolas, ferme des Jonas, 15/02/19).

Les règles institutionnelles sont décidées et mises en place sur base des activités des grandes exploitations et donc s'adressent à un modèle bien précis d'agriculture. Les petites fermes ne sont pas à même de pouvoir répondre à ces demandes, qui exigent des coûts supplémentaires. Ceux en marge du système conservent finalement plus d'autonomie en contournant ces normes légales et en conservant les cornes. Leur cheptel est moins important, les bêtes disposent de davantage d'espace, les risques sont donc potentiellement moins élevés.

Si le système dominant de production n'était pas un système intensif, cette condition n'aurait pas lieu d'être étant donné qu'on laisserait les cornes aux bêtes. L'évolution de la technologie au sein de l'élevage permet désormais de créer des bêtes sans corne par l'insémination artificielle, selon des modèles issus de catalogues de semences animales.

4.3.3. Pratiquer l'insémination et donner le biberon

Pour les éleveurs, « donner la vie » n'a jamais été aussi littéral qu'à l'heure actuelle avec les techniques d'insémination artificielle. Sur mes deux premiers terrains, c'est l'éleveur qui est à l'origine de l'insémination. C'est une pratique de reproduction très différente que de laisser faire un taureau, mais cela induit également un contact bien particulier avec l'animal :

« J'ai inséminé mes premiers bleus, celle-là [il me montre les petits veaux dans l'étable], celle-là aussi. [Moi : Tu te sens leur papa ?] Bah, c'est peut-être con mais oui » (Nicolas, ferme des Jonas, 12/02/19) ;

« Il faut le faire calmement, sans bruit, pas vite. Quand on n'a pas le temps il ne faut pas le faire. Il faut de la patience, être seul. Il ne faut pas perdre patience, ce n'est pas facile. Il faut chauffer son pistolet pour que le sperme ne meure pas, faire le mouvement d'une branlette, c'est malaisant, surtout au début quand tu commences. C'est plus difficile quand on commence » (Nicolas, ferme des Jonas, 14/02/19).

Les éleveurs semblent composer leur pratique d'élevage suivant les options proposées par le système et leurs critères de production [voir annexe 2], le tout en s'adaptant à l'animal. Ils combinent alors ce qu'ils pensent être attendu d'eux, ce qu'ils entendent autour d'eux comme étant les meilleures pratiques et ce qu'il pense être préférable pour leurs bêtes : « les éleveurs peuvent concilier goût de la

technique et de la performance et affection » (Lamine, 2006: 19). Prenons le cas de l'alimentation des veaux dans la ferme des Battis, le cas du lait et du colostrum :

« [Moi : *Pourquoi du lait en poudre ?*] *C'est moins cher et c'est mon fils qui veut pour des raisons d'hygiène* » (Philippe, ferme des Battis, 04/03/19, en préparant le lait pour les veaux) ;

« *C'est mon fils qui veut donner le colostrum avec ça* [sorte d'entonnoir relié à un tube qu'on enfonce dans la gorge pour que ça aille directement dans l'estomac]. *Moi je ne faisais pas ça. Ça fait deux mois qu'on fait comme ça.* [Moi : *Il apprend ça à l'école ?*] *Oui, ce sont les experts qui disent ça* » (Philippe, ferme des Battis, 05/03/19) ;

« Philippe : *On va donner le colostrum à la tétine.*

Moi : *À l'ancienne ?*

Philippe : *Oui haha.*

Moi : *Vous préférez quoi ?*

Philippe : *Comme ça, quand ils boivent bien* » (Ferme des Battis, 06/03/19, nourrir les veaux).

Les éleveurs composent sur base de ce qu'il leur est dit de faire, sur ce qu'ils ont appris par leurs prédécesseurs, leurs collègues, ce que leurs enfants ou eux-mêmes ont appris à l'école, ce qu'ils lisent dans la gazette, voient au journal télévisé, *etc.* Ils composent en faisant ce qu'ils pensent être le mieux pour l'intérêt des bêtes et celui de la ferme, l'un et l'autre étant intrinsèquement reliés.

Pour synthétiser, l'éleveur a donc à la fois une perception propre de chacune de ses bêtes, par la reconnaissance de leur individualité et de leur intelligence propre, et une représentation plus globale de ce que constitue un animal de rente au sein de sa ferme ou de façon plus générale. Ces deux éléments ayant une influence réciproque : d'une part, la reconnaissance d'une individualité amène l'éleveur à adapter sa pratique face à cet individu propre, souvent dans de manière contingente, et d'autre part, sa représentation de l'animal décontextualisée lui permet d'instaurer des pratiques généralisables à l'ensemble de son troupeau, ayant elles-mêmes une influence dans la construction de l'animal en tant que tel.

5. Un lien affectif

La science, figure de légitimité dans notre société contemporaine, a œuvré, sous couvert de neutralité, à occulter la part affective dans les recherches avec les animaux, en ce compris les travaux de recherche sur le bien-être animal : « la vraie science doit évacuer la sensibilité, occulter l'affectivité, annihiler l'empathie » (Porcher, 2005: 5). Malgré les conséquences, d'une part du modèle industriel sur les pratiques d'élevage, et d'autre part de la zootechnie sur les réglementations en matière de bien-être animal, une relation teintée d'affectivité, d'empathie et de sensibilité existe toujours bel et bien au sein

de cette profession : « en dépit des transformations profondes du travail en élevage, les éleveurs ont gardé un lien affectif envers leurs animaux, lien qu'ils considèrent dans leur grande majorité comme constitutif de leur travail et constructeur de leur identité » (Porcher, 2002: 112). Cette section s'attèlera à interroger ce qu'advient cette relation au moment de la mort de l'animal de rente.

Comme les sections précédentes ont tenté de le démontrer, la profession d'éleveur bovin semble se construire autour de cette relation particulière – c'est-à-dire difficilement appréhendable en dehors du quotidien des éleveurs – entretenue avec ses bêtes. Cette relation s'avère complexe, prenant forme dans un va-et-vient constant entre sujet et objet, bête et viande, être vivant sensible et bien de production, entre vie et mort de l'animal (Lagneaux, 2012). Entre travailler et aimer, élever et manger, cette relation se construit en effaçant certaines frontières que l'on pouvait penser bien ancrées. Le travail n'est pas seulement façonné par une rationalité économique, en effet certains comportements ne peuvent être justifiés par le rendement : « les éleveurs sont certes engagés dans un rapport économique avec leurs animaux car d'eux dépend leur survie. Mais ils sont également fortement investis affectivement envers eux » (Porcher, 2003b: 46).

Ce travail inter-espèce crée des échanges empreints d'affects (Lamine, 2006). Comme déjà soulevé, de ce partage d'un espace, d'une temporalité, découle un échange de sensations et d'émotions entre l'éleveur et ses bêtes : « Ce qui passe d'une espèce à l'autre, c'est une certaine qualité d'émotion, une tonalité particulière qui circule aussi mystérieusement que « la force vitale » décrite par Jeanne Favret-Saada (1977). Ce qui la fait circuler, cependant, n'est pas « la force magique » mais notre qualité partagée d'êtres sensibles » (Kohler, 2012: 171). C'est en s'impliquant dans la relation avec les animaux, en incorporant leur système de communication que l'échange peut se faire (Latour, 1999: 46) et que l'éleveur et ses bêtes peuvent ainsi travailler ensemble.

L'attachement aux animaux semble être au fondement du métier d'éleveur, tout en constituant son moteur. Il semble en être à la fois l'origine et l'effet. Ce pan émotionnel fait partie intégrante de la profession, bien que souvent dissimulé par les institutions (Porcher, 2002b) :

« Il ne faut pas croire, elle est là même dans les grandes exploitations. J'ai vu des éleveurs qui perdaient une bête parce qu'elle avait une patte cassée ou quoi, et pleurer [...] Même dans les grandes exploitations. C'est parce qu'ils ont des grosses journées et qu'ils courent toujours à gauche à droite, mais ils tiennent à leurs bêtes » (Vétérinaire A, ferme des Batis, 05/03/19) ;

« J'ai cinquante clients et ils aiment bien leurs bêtes. Ils aiment leurs animaux. La dernière fois six vaches devaient partir à l'abattoir : la dame pleurait » (Vétérinaire B, ferme des Batis, 06/03/19).

Tout comme la frontière entre vie professionnelle et vie privée, celle entre bien de production et être vivant doué d'affection est floue, si pas inexistante ou du moins contingente.

5.1. Donner et prendre la vie

Être éleveur, c'est donner la vie tout en sachant qu'on devra la reprendre. Il n'est pas question de douter de la finalité des animaux - bien que leur statut, lui, puisse sembler mouvant - qui seront tués en bout de chaîne. Questionner cela reviendrait à remettre l'ensemble de la profession en doute et, par extension, le mode de vie, l'identité sur laquelle ils se sont construits. Réformer l'animal est une étape constitutive du métier d'éleveur, c'est ce qui permet de faire vivre l'exploitation. L'éleveur se retrouve donc dans un rapport particulier, entre vie et mort, avec ses animaux. Cette finalité est inscrite dès le départ, dès les prémices de la relation, sans quoi la cohabitation de l'un et de l'autre n'aurait pas de sens ou du moins pas le sens tel qu'en l'état, celui prescrit par l'élevage : « *Leur finalité à toutes c'est d'aller à l'abattoir* » (Nicolas, 12/02/19). Les éleveurs acceptent pourtant de rentrer en relation sur ce fond de réalité : « Rappelons que cette mort correspond au terme de l'échange construit avec eux [les animaux de rente] » (Lamine, 2006: 12).

Et si l'éleveur, comme son nom l'indique, a pour fonction d'élever l'animal, c'est-à-dire de s'occuper de la vie de ce dernier, il se sent également responsable de sa mort. Comme j'ai pu l'observer sur mes terrains, la réforme semble être un moment difficile sur lequel on ne tient pas à s'attarder. Cette responsabilité vis-à-vis de la mort de l'animal ne peut s'expliquer par l'influence des institutions agricoles qui, au contraire, tente d'éloigner cette mort du monde de l'élevage – interdiction d'abattre chez soi, éloignement des abattoirs, mise en place de transports spécialisés pour transférer les bêtes de l'exploitation à l'abattoir – mais par l'interaction, l'affection, et comme vu précédemment la commune temporalité entre l'éleveur et son bétail (Lamine, 2006).

5.2. Faire face à une mort inopinée

Y a-t-il une distinction qui s'opère dans ce contexte entre un animal qui meurt pour des causes telles que la maladie ou un accident et un animal envoyé à l'abattoir ? Il semble en tout cas pour l'éleveur qu'il ne s'agisse pas de la même mort entre réformer sa bête et perdre sa bête, entre une mort prévue et imprévue. Il y a d'abord un enjeu économique à perdre une bête, cela représente de l'argent, mais il semble y avoir quelque chose de plus ; est-ce là une nouvelle preuve d'un lien affectif ? Pour les éleveurs, s'il s'agit d'une perte qui ne se situe pas dans l'ordre des choses, c'est vécu comme un coup dur. Est-ce uniquement une question d'argent ? Il semble par moment difficile de faire la différence entre l'affection et l'attachement pour des raisons financières :

« Des bêtes consommables vont finir au trou pour des conneries. Par exemple, une vache se casse la patte, elle tombe dans la merde. Tu appelles le vétérinaire, il la tue. Pour une patte cassée toute la viande est jetée, ça me dégoûte. C'est moi qui perds, eux, ils s'en foutent. J'ai un taureau, mon extra, tout beau ! Patte cassée ! J'ai alors voulu le conduire à l'abattoir, j'ai roulé de nuit des kilomètres pour arriver le matin en espérant qu'ils me le prennent. Souvent dans les abattoirs, sans préjugés, ce sont des arabes, ils gueulent tout le temps. Dans les

abattoirs ce ne sont pas des rigolos. Et quand il m'a dit non, je n'ai pas insisté. Mon taureau, il m'a coûté 4000 euros plus le trajet » (Nicolas, 13/03/2019).

Sauver la viande quand on ne peut plus sauver l'animal, ne serait-ce pas comme sauver une partie de lui afin qu'il ne soit pas mort « pour rien » ? Ou s'agit-il ici d'un simple calcul de rendement économique ? L'éleveur possède ce droit de vie ou de mort sur son animal, mais quand il se retrouve dépossédé de ce choix, il semble en souffrir. Les éleveurs se sentent responsables de la mort de leur bête. Une mort prématurée, non prévue, est souvent synonyme de peine :

« [Comme chaque matin, je me réveille et rejoins Philippe dans la cuisine [...] je m'assieds à côté de lui et je remarque une attitude étrange [...] il semblait tracassé. Je lui demande si ça va]. *Ce matin, je regarde les vaches à la caméra et j'avais les yeux pas encore bien ouverts, je vois qu'elle avait vélé toute seule et qu'il y avait le veau mort qui traînait derrière. Mais en fait c'était une autre vache de loin, couchée derrière [...]* Le stress [...] *C'est pour ça que j'ai mal au dos* » (Philippe, ferme des Battis, 06/03/19) ;

« *J'ai eu un moment des veaux plus faibles, maintenant je leur donne des vitamines [aux vaches] deux, trois jours après qu'elles vèlent. Il n'y pas de problème depuis, sauf celui qui est mort. C'est un peu ma faute, j'aurais dû rester réveillé. D'habitude, quand on revient deux heures après tout va bien mais cette fois-là il était trop tard* » (Marcel, 07/05/19).

Perdre une part de ses bêtes, c'est se retrouver dépossédé d'une part de ses biens, d'une part de sa ferme, et donc comme déjà expliqué, d'une part de son histoire (Porcher, 2002b: 113), de sa généalogie (Roué, 2002) :

« *En 2001, mon frère est parti, il a quitté la ferme. Il a donc pris sa part [...] 410 bêtes à ce moment-là [...] 170 bêtes ont été vendues [...]* C'était le 1^{er} octobre 2001, Pieter Van Hoven il s'appelait, un flamand. Je m'en souviens : à 8h00 il était là avec quatre camions à deux étages [...] 170 bêtes parties comme ça, d'un coup, c'était [ne finit pas sa phrase, moment de blanc]. *Waw, c'était dur. Cette nuit-là, je n'ai pas dormi. J'ai recommencé le travail à 3h00 le lendemain pour te dire. Le soir on a été manger chez des amis, on a bu un verre et j'ai commencé à pleurer. [Moi : « Avec l'alcool ? »] Oui. Bah avec le recul, j'ai bien fait parce qu'il y a eu la vache folle qui a fait chuter le marché après ça, mais en attendant ...* » (Philippe, ferme des Battis, 06/03/19).

5.3. Faire face à la mort attendue

A contrario, lorsque l'animal part à la réforme sur décision de l'éleveur, ce qui s'inscrit dans l'ordre des choses de la profession, comment est perçu ce moment de la mort ? Cette mort planifiée et prévue ne semble pas pour autant un moment facile :

« [Aujourd'hui on va conduire une bête à l'abattoir. Je ne sais pas comment je vais réagir, j'espère rester neutre].

Théo : Salut Angèle, c'est le grand voyage aujourd'hui [...] Ma vache je la remercie, dans trente minutes elle sera morte mais elle a eu une belle vie, des beaux veaux. Et je la remercie. Hier quand on a mangé, ce n'était pas la même vache mais je la remercie. C'est comme un rituel.

On arrive à l'abattoir [...] La bête s'agite dans le van [...] On entend le bruit d'autres bêtes se trouvant à l'intérieur du bâtiment [...] Il prend sa fourche pour la faire sortir, il se fait directement réprimander et reçoit un papier stipulant notamment l'interdiction d'utiliser la fourche [...] On la fait monter dans un enclos avant qu'elle ne rentre dans le bâtiment afin qu'il regarde au papier. Je la vois trembler. Je n'avais jamais vu une vache trembler de la sorte. Ce n'est pas facile mais je prends sur moi. Il demande à l'une des personnes si on peut aller voir jusqu'à l'entrée de l'abattoir. Normalement c'est interdit mais on nous autorise à aller jusqu'à la partie stérilisée. On longe un couloir où la bête doit avancer. On avance en même temps qu'elle. Si elle essaye de reculer elle est bloquée par de petites cales. En arrière-plan, d'autres bêtes sont coincées dans des cornadis, apparemment là pour se calmer, étant arrivées à plusieurs. La personne qui va opérer la mise à mort descend et fait avancer la bête avec un bâton donnant des décharges électriques [...] aussitôt qu'elle est rentrée, il lui donne une décharge entre les deux yeux et là elle tombe d'un coup, de tout son poids sur le sol. Impressionnant, ça n'a pris qu'une fraction de seconde.

Théo : Tu vois on parle de souffrance animale, mais tu vois, tac, elle n'a pas souffert. Elle est morte d'un coup.

On attend que la boîte tourne et que l'animal soit suspendu, on voit qu'elle bouge toujours, il m'explique que ce sont les nerfs. Elle est égorgée et le sang s'écoule. J'ai l'impression d'apercevoir l'œil de Théo comme luisant.

Théo : J'ai visité l'abattoir avant de venir : ici et la chambre froide [...] Ma belle Angèle. Oui je suis émotif [...] On sait pourquoi on le fait et en plus c'est fait dans de bonnes conditions.

Retour à la jeep où il reprend le seau de picotin avant de fermer le van.

Théo : Elle a quand même mangé la gourmande [...] 648 kilos poids vif, ça ferait plus ou moins 400 kg pour les colis [...] Je suis triste pour la relation, c'était une bonne bête, gentille, chef de troupeau, elle faisait de beaux veaux mais dans mes critères à moi c'est évident je ne suis pas triste, elle a eu une bonne fin de vie, elle n'a pas souffert, elle ne s'est rendue compte de rien [...]

En fin de journée, on repasse devant l'enclos où l'on est venu chercher Angèle ce matin.

Théo : *Voilà Angèle est partie, on ne la verra plus* » (JT, ferme de Théo, 08/07/19).

Cet extrait révèle d'après moi la complexité du lien entre l'éleveur et sa bête, résultant des deux statuts caractérisant cette dernière et pouvant paraître antagonistes : produit animal et compagne de travail. Ces deux statuts, qui correspondent respectivement aux deux relations le liant à sa bête, la relation économique et la relation affective, l'amènent à concevoir la mort de l'animal comme un mélange nuancé d'états émotifs. La raison économique, loin d'être l'unique ciment de cette relation, ne jouerait-elle pas un rôle essentiel de tampon, qui à la fois permet de justifier la mise à mort tout en mettant à distance l'affection pour l'animal dans cette dernière étape ?

Conclusion

Le but de ce travail de recherche était de dépeindre la relation existante entre l'éleveur de bovin wallon et les animaux de rente avec lesquels il travaille, en rendant compte plus largement du quotidien de cette profession et en prenant en compte la part d'affectivité présente en son sein. Ce faisant, il vise à soulever des pistes de réflexion pour éclairer la recherche sur le bien-être animal et le rôle que les sciences sociales ont à y jouer.

En s'immergeant totalement dans le quotidien de ces éleveurs, j'ai pu remarquer l'implication de leur métier, de leur sphère professionnelle, dans ce dernier, au point qu'il me paraît aujourd'hui délicat voire impossible d'espérer rendre compte des nuances de cette réalité professionnelle sans s'immerger dans l'entièreté de leur quotidien, les deux se confondant en de multiples facettes.

Ce travail, qui s'inscrit dans un rythme quotidien et saisonnier, cyclique, se retrouve imbriqué dans un contexte complexe composé de dynamiques familiales particulières, notamment l'héritage familial, formel mais aussi symbolique, que constitue la ferme, de la ferme en tant que telle dans ses particularités physiques, historiques et sociales, des caractéristiques du cheptel et des bêtes le composant, de l'espace villageois dans lequel il s'inscrit. Pour comprendre la réalité de l'éleveur, il s'agit donc d'abord de rendre compte et d'analyser tout ce contexte dans lequel et avec lequel il évolue. Cette imbrication a pour conséquence de rapprocher fortement des cercles qui sont habituellement bien distincts dans nos sociétés : famille, collègues, amis, dont les animaux de la ferme semblent également faire partie intégrante, rapprochant donc par-là les mondes animal et humain. Ainsi, une personne souhaitant partager la vie de l'éleveur aura beaucoup de difficultés à s'intégrer si elle n'a pas conscience et n'est pas prête à se confronter à l'importance que revêtent la ferme et les activités qui y ont cours dans son quotidien.

Dans ce contexte global prend place le quotidien du travail d'élevage à proprement parler, au sein duquel se forme la relation entre l'éleveur et ses bêtes, rendue possible par le partage d'un monde commun, plus précisément spatial, temporel, sensoriel et mécanisé. Une véritable communication inter-espèces s'établit dans ce contexte de travail partagé où animaux et humains doivent cohabiter. L'interactivité permise par la proximité inhérente à la profession rend possible les échanges, la compréhension, et donc le travail entre animaux et humains, qui est à son tour source d'échanges et de compréhension.

Au sein de ce travail qui prend place dans un monde partagé interviennent les perceptions qu'a l'éleveur de ses animaux. Loin de percevoir son troupeau comme une masse uniforme, il reconnaît à ses animaux leur intelligence ainsi qu'une individualité propre, il les dote d'intentions. Le métier d'éleveur semble à ce titre un jeu de distinction et d'assimilation entre animaux et humains. Par ailleurs, les représentations plus générales que se forge l'éleveur de l'animal, façonnées d'une part par le contexte décrit précédemment et d'autre part par les normes provenant des institutions du secteur, influent sur

ses pratiques et sur sa manière de percevoir l'animal de ferme. Ainsi, sur le terrain, on peut observer que l'éleveur a des pratiques communes pour tous les animaux de son cheptel. Néanmoins, cela ne l'empêche pas de parfois négocier avec certains animaux afin d'ajuster leurs comportements en vue d'arriver à une entente : c'est ce qui semble caractériser le travail avec le vivant. Cette marge de négociation, rendue possible dans la rencontre entre la représentation globale et la représentation individuelle des animaux du troupeau, semble s'estomper au sein des exploitations plus importantes, davantage soumises aux exigences de l'élevage industriel, intensif. Les pratiques inhérentes à ce type d'élevage, telles que la coupe des cornes, l'insémination artificielle, et la limitation de la durée de vie du bovin à six années, rendues nécessaires par la taille de ces exploitations et le nombre de bêtes toujours croissant, limitent les interactions entre animaux et humains et donc la création d'une représentation individuelle des bêtes aussi pointue que celle qui semble prévaloir dans les plus petites exploitations. Cette négociation qui se trouve au cœur de la profession, car comme montré précédemment c'est précisément ce qui fait le travail avec le vivant, vient à s'estomper dans l'élevage industriel. Si l'élevage consiste en cette relation au vivant, peut-on encore parler d'élevage dans de telles structures ? Peut-on dès lors affirmer que l'élevage, tel qu'on le connaît, est en voie de disparition ? Plus largement, cette pratique d'élevage, qui tend à s'étendre, ne remet-elle pas en question jusqu'au lien même que l'humain entretient avec le vivant ?

Le lien affectif qui apparaît dans la relation entre l'éleveur et ses bêtes, construit à la fois par les éléments de contexte énoncés, par le partage du quotidien, mais aussi par la perception et les représentations de l'éleveur, réapparaît dans le moment particulier que constitue la mise à mort de l'animal. Si les éleveurs sont bien conscients que l'animal de ferme va finir par être tué – c'est là la finalité de la profession et ce qui perpétue la ferme et ses activités – cela reste un moment difficile à passer, révélant qu'au-delà du lien économique qui unit l'éleveur et ses bêtes il existe également un lien d'affectivité, pourtant souvent invisibilisé par les institutions. La réforme constitue en ce sens à la fois un moment essentiel d'un point de vue économique et un moment douloureux d'un point de vue affectif, ce qui montre bien là toute la complexité de cette relation. Plus encore, ce lien affectif se réaffirme d'autant plus lors de complications, telles une maladie ou une patte cassée, lorsque la mort de l'animal survient avant le moment décidé par l'éleveur. Ainsi, l'éleveur n'hésitera pas à parfois dépenser plus que la valeur marchande que représente potentiellement l'animal pour tenter de le sauver, ou du moins pour tenter de « sauver la viande », c'est-à-dire la valeur résiduelle de l'animal en tant que ressource. Ces éléments montrent toute la complexité de la perception qu'a l'éleveur de son animal, entre lien affectif et lien professionnel, entre animal sensible et viande, entre collègue de travail et ressource marchande.

Les éleveurs ont l'impression que leur métier est en train de disparaître et qu'ils sont en train de disparaître avec lui. Avant d'entamer ce terrain, j'avais dans l'idée que le type de fermes qu'on allait voir disparaître de nos sociétés dans un futur proche était celui se rapprochant de la petite ferme de

Marcel, constituant ainsi potentiellement un matériau ethnographique d'autant plus intéressant à collecter, mais suite à mes lectures et à mon expérience vécue sur le terrain il me semble que c'est l'élevage tout entier tel que dépeint dans ce travail qui se trouve en péril, et donc cette dimension de travail et de relation au vivant, cette part d'affectivité bien présente dans le métier d'éleveur.

D'un point de vue épistémologique, je pense, tout comme l'a souligné Kohler (2012), que les sciences sociales gagnerait beaucoup à intégrer la « culture animale » plutôt que de laisser de côté cette relation inter-espèce, en ce compris la culture commune que partagent animaux et humains lorsqu'ils ont le même espace attribué. Les sciences humaines sont régulièrement absentes des recherches scientifiques et des débats autour du bien-être animal (Lamine, 2006: 16), or je pense que l'anthropologie a un rôle à y jouer pour laisser place à une intelligence du sentir, aux éléments subjectifs inhérents à ce type de recherches, « car l'interprétation subjective est la seule, dans le champ des sciences humaines et sociales, qui permette de décrire des états subjectifs » (Kohler, 2012: 158).

Plus loin encore, les batteries de tests effectués dans les laboratoires, qui ont pour but de jauger la souffrance animale, se coupent totalement de la réalité du sentir (Despret, 2009), comme si l'humain était inapte à communiquer et à échanger avec l'animal. Or, savoir s'occuper de ses bêtes est inscrit dans la « génétique » même de la domestication (Baratay, 2003). Ne serait-il pas temps d'arrêter de faire comme si le passé de la race humaine n'était pas lié à celui du reste du monde animal, et d'autant plus aux animaux domestiques de rente, en l'occurrence ? Ne serait-il pas temps d'effectuer des recherches sur le bien-être en condition, sur le terrain, et pas comme s'il s'agissait d'un savoir décontextualisé en éprouvette, niant la dimension sociale des animaux ? Et enfin, ne serait-il pas temps d'incorporer l'humain à l'intérieur de ce bien-être car, comme ce travail le montre, l'humain et l'animal font partie d'un tout indissociable, sans quoi l'un et l'autre n'aurait plus le même sens, plus la même fonction ?

Bibliographie

ALLEN Patricia et SACHS Carolyn, 2007, « Women and Food Chains : The Gendered Politics of Food. », 15(1), 1–23. », *International Journal of Sociology of Food and Agriculture*, vol. 15, n° 1 : 1-23.

BARATAY Éric, 2003, *Et l'homme créa l'animal : histoire d'une condition*, Odile Jacob Paris.

BOIVIN Xavier, LE NEINDRE P, BOISSY A, LENSINK J, TRILLAT G, et VEISSIER I, 2003, « Eleveur et grands herbivores : Une relation à entretenir », *Productions Animales*, vol. 16, n° 2 : 101-115.

BULBOT Georges, 1957, *La production agricole belge : étude économique séculaire 1846-1955*, Nauwelaerts, Louvain/Paris.

BURGAT Florence, 2002, « Le propre de l'homme et l'appropriation de l'animal », *Nature Sciences Sociétés*, vol. 10, n° 1 : 16-23.

———, 2017, *L'humanité carnivore*, Paris, Editions du Seuil.

BYÉ Pascal, 1979, « Mécanisation de l'agriculture et industrie du machinisme agricole : le cas du marché français », *Economie rurale*, n° 130 : 46-59.

CARATINI Sophie, 2004, *Les non-dits de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France.

DELANOUE E et ROGUET Christine, 2015, « Acceptabilité sociales de l'élevage en France : recensement et analyse des principales controverses à partir des regards croisés de différents acteurs », *INRA Prod. Anim.*, vol. 28, n° 1 : 39-50.

DELFOUR Fabienne et SERVAIS Véronique, 2012, « L'animal dans le soin : entre théories et pratiques ».

DESCOLA Philippe, 2004, « Le sauvage et le domestique », *Communications*, vol. 76 : 17-39.

DESPRET Vinciane, 2009, *Penser comme un rat : conférences-débats organisées par le Groupe Sciences en question à l'INRA en 2008 et 2009 dans les centres de Jouy-en Josas, Clermont-Ferrand et Tours, QuaeVersailles*.

FAINZANG Sylvie, 1994, « L'objet construit et la méthode choisie : l'indéfectible lien », *Terrain*, revue d'ethnologie de l'Europe, n° 23 : 161-172.

GÉRARD Marie, 2016, « Relativiser la “transition”, penser la “contradiction”. Ce que nous apprennent les transformations dans le monde du “Blanc-Bleu Belge” en Wallonie aujourd'hui », *Pour*, vol. 3, n° 231 : 215-221.

HAUTIER Louis, CAMPION Morgane, NINANE Maxime, KNODEN David, LUXEN Pierre, BURNY Philippe, BECKERS Yves, DUFRÊNE Marc, et STILMANT Didier, 2014, « L'élevage des ruminants, un

élément clé de notre territoire », *19ème Carrefour des Productions Animales « La viande bovine remise en question : de sa production à sa consommation »*.

KOHLER Florent, 2012, « Blondes d'Aquitaine. Essai de zooanthropologie », *Etudes rurales*, n° 189 : 155-174.

LAGNEAUX Séverine, 2012, « La vache, l'éleveur et l'investisseur. De la tradition à l'industrialisation : une reconfiguration des campagnes ? », *Sociologie Româneasca*, vol. X, n° 3 : 30-43.

LAMINE Claire, 2006, « Mettre en parole les relations entre hommes et animaux d'élevage. Circulation des récits et mis en débat. », *ethnographies.org*, n° 9 : 1-24.

LARRÈRE Raphael, 1999, « Le loup, l'agneau et l'éleveur », *Ruralia*.

MICHARD Claire, 2003, « La notion de sexe en français : attribut naturel ou marque de la classe de sexe appropriée ? », *Maison des sciences de l'homme « Langage et société »*, vol. 4, n° 106 : 68-80.

MICOUD André, 2003, « Ces bonnes vaches aux yeux si doux », *Communications*, vol. 74 : 217-237.

POISSONNIER Gaétane, 2020, « Le désespoir du tracteur », *Sciences Humaines*, n° 328.

PORCHER Jocelyne, 2002, « “ « Tu fais trop de sentiment », « Bien-être animal », répression de l'affectivité, souffrance des éleveurs” », *Travailler*, vol. 2, n° 8 : 111-134.

———, 2003a, « Bien-être et souffrance en élevage : conditions de vie au travail des personnes et des animaux », *Sociologie du travail*, vol. 45 : 27-43.

———, 2003b, *La mort n'est pas notre métier*, Edition de l'Aube.

———, 2005, « Le « bien-être animal » existe-t-il ? », *Economie rurale*, vol. 285.

———, 2013, « Chapitre 4. Faire société avec les animaux ? », *Journal international de bioéthique*, vol. 24, n° 1.

RÉMY Jean, 1975, « Espace et théorie sociologique. Problématique de recherche. », *Recherches sociologiques*, vol. 6, n° 3 : 279-293.

———, 2013, « Publication de recherches personnelles », *Presses universitaires de Louvain* : 10-38.

ROUÉ Marie, 2002, « Humanité, animalité et lien social. L'éternel miroir », *NSS*, vol. 10, n° 1 : 37-44.

VANDENHEEDE Marc, 2003, « Bien-être animal : les apports de l'éthologie », *Annales de médecine vétérinaire*, vol. 1, n° 141 : 17-22.

WAEYAERT Nico, 2018, *Chiffres clés de l'agriculture : l'agriculture belge en chiffres*, <https://statbel.fgov.be/fr>.

Annexes

Annexe 1

Posters dans la chambre d'adolescent de Lucas, le fils de la ferme Battis :



Annexe 2

Ici se retrouvent les critères de sélection de production privilégiés de Théo. Pour rappel, c'est la seule ferme élevant des Parthenaises, et il est en modèle bio-extensif :

« J'ai quatre [six] critères de sélection :

1. *Pas de maladie : paratuberculose. Quand j'ai repris le cheptel j'ai perdu cinq vaches sur vingt achetées. Ça fait trois ans que j'ai repris.*
2. *La docilité : celles plus sauvages peuvent rendre le troupeau plus sauvage.*
3. *Vêlage facile : non assisté (sauf le premier).*
4. *Le lait : pour bien allaiter naturellement.*

[...]

5. *Conformation : des bêtes qui font de la viande.*
6. *Rusticité : super important, des bêtes adaptées aux territoires. Pas de problème avec l'herbe du lieu. Il y a jusqu'à cinquante espèces de fleurs dans le foin qu'elles mangent. Adaptées au terroir, à l'alimentation du terroir. Pas sensibles à la gale comme la Blanc Bleu Belge. Adaptées au climat donc peu sensibles » (Théo, 03/05/19).*